

# LE ROMAN DE CHARITON ET LA TRADITION DE L'ÉLOQUENCE ET DE LA RHÉTORIQUE: CONSTITUTION D'UN DISCOURS PANÉGYRIQUE\*)

Le genre du roman antique est depuis longtemps en question<sup>1)</sup>). Lorsque j'ai montré que la fiction de Chariton d'Aphrodisias était une intrigue qui, du fait d'Aphrodite et de l'Amour, se

---

\*) Cet article est la version augmentée, et pourvue de notes, de la communication que j'ai présentée au VIII<sup>e</sup> Congrès de l'International Society for the History of Rhetoric, Baltimore/Washington, 25–29 sept. 1991.

Pour Chariton, l'édition utilisée, ainsi que la traduction, parfois modifiée, sont celles de G. Molinié, 2<sup>e</sup>me tirage révisé par A. Billault, Paris 1989. Pour les autres auteurs, les éditions et traductions utilisées sont aussi celles de la Collection des Universités de France. Mais pour Chariton, j'ai consulté en outre la traduction de P. Grimal, *Romans grecs et latins*, Paris 1958, pour Denys d'Halicarnasse, *Les antiquités romaines*, celle de V. Fromentin et J. Schnäbele, Paris 1990, pour Platon, celle de L. Brisson, *Platon. Phèdre*. Suivi de *La pharmacie de Platon* de J. Derrida, Paris 1989, et celle de L. Brisson avec la collaboration de M. Patillon, *Platon. Timée/Critias*, Paris 1992.

1) Voir E. Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig 1876, réimpr. Hildesheim 1960; R. Merkelbach, *Roman und Mysterium*, Munich/Berlin 1962; B. E. Perry, *The Ancient Romances. A Literary-historical Account of their Origins*, Berkeley 1967; B. P. Reardon, *Courants littéraires grecs des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles après J. C.*, Paris 1971, 309–403; C. García Gual, *Los Orígenes de la Novela*, Madrid 1972; G. L. Schmeling, *Chariton*, New York 1974, 15–16; 26–59; id., *Xenophon of Ephesus*, Boston 1980; C. W. Müller, *Chariton von Aphrodisias und die Theorie des Romans in der Antike*, *Antike und Abendland* 22, 1976, 115–136; id., *Der griechische Roman*, in: E. Vogt éd., *Griechische Literatur. Neues Handbuch der Literaturwissenschaft II*, Wiesbaden, 1981, 377–412; G. Anderson, *Eros sophistes. Ancient Novelists at Play*, Chico 1982; id., *Ancient Fiction*, Londres 1984; T. Hägg, *The Novel in Antiquity*, Oxford 1983 (trad. angl. de l'éd. suédoise, 1980); N. Holzberg, *Der antike Roman*, Munich/Zurich 1986; H. Kuch, *Gattungstheoretische Überlegungen zum antiken Roman*, *Philologus* 129, 1985, 3–19; id. et alii, *Der antike Roman, Untersuchungen zur literarischen Kommunikation und Gattungsgeschichte*, Berlin 1989; R. Hunter, *Chariton: History and Fiction*, in: *The Ancient Novel*, éd. J. Tatum et G. M. Vernazza, Hanover, New Hampshire 1990, 50; S. Saïd avec la collaboration de M. Trédéz, *La littérature grecque d'Alexandre à Justinien*, Paris 1990, 54–60; A. Billault, *La création romanesque dans la littérature grecque à l'époque impériale*, Paris 1991; M. Fusillo, *Naissance du roman*, Paris 1991 (trad. franç. de l'édit. ital., 1989); B. P. Reardon, *The form of Greek Romance*, Princeton 1991; F. Létoublon, *Les lieux communs du roman grec. Stéréotypes grecs d'aventure et d'amour*, Leyde 1993;

déroulait conformément à des légendes à dénouement heureux, en se différenciant à la fois de celles de la tragédie funeste et de la comédie nouvelle, qu'elle transposait deux légendes troyennes se rapportant l'une au passé des Grecs, la guerre de Troie, l'autre au passé des Romains, le destin du Troyen Énée, et qu'elle apparaissait ainsi comme l'histoire symbolique de l'avènement de l'âge d'or romain, après le temps de la discorde grecque, j'ai laissé en suspens la détermination du genre de l'oeuvre, assortissant de guillemets le terme de «roman»<sup>2</sup>). C'est à cette détermination que je voudrais maintenant m'attacher.

Concurremment à celle de l'épopée et du théâtre<sup>3</sup>), l'influence de l'historiographie sur la fiction de Chariton a été souvent étudiée<sup>4</sup>). Mais, ainsi qu'il a été noté également, les références, nom-

---

R. L. Hunter, *History and Historicity in the Romance of Chariton*, ANRW II, 34.2, 1994, 1055–1086.

2) Les légendes troyennes dans le «roman» de Chariton, Chairéas et Callirhoé, REG 93, 1980, 83–125. C. Ruiz-Montero, *Chariton von Aphrodisias: Ein Überblick*, ANRW II, 34.2, 1016, outrepassé le contenu de mon article de la REG, lorsqu'elle évoque les bienfaits que Rome aurait apportés à la Grèce. A la fin du roman de Chariton, l'existence de la puissance fondée par le fils de Callirhoé-Aphrodite, héritier d'Hermocrate et de Dionysios, appartient encore au futur: «Rome, l'espoir et l'avenir de la Grèce», ai-je écrit in REG 1980, 125. De plus, les légendes relatives à Troie sont bien attestées, alors que, s'il n'est pas interdit, comme l'écrit C. Ruiz-Montero, *ibid.*, de penser que Chariton a utilisé des «sources orales ou écrites sur Denys I» de Syracuse, cette éventualité n'est encore qu'une hypothèse: Schmeling, *Chariton* 18; 78.

3) R. Reitzenstein, *Hellenistische Wundererzählungen*, Leipzig 1906, 86–97; B. E. Perry, *op. cit.* 140–43; C. Corbato, *Da Menandro a Caritone*, *Quaderni Tries-tini sul teatro antico* I, 1968, 5–44; A. Borgogno, *Menandro in Caritone*, RFIC 99, 1971, 257–263; Schmeling, *Chariton* 42–51; 80–159; Müller, A & A 22, 1976, 116–122, critique la thèse de R. Reitzenstein, reprise par Perry, et développée par Schmeling, *Chariton* 80–129 (reprise aussi par K. Plepelits, *Chariton von Aphrodisias*, eingeleitet, übersetzt und erläutert, Stuttgart 1976, 12–13), de la division du roman en cinq actes: mais, pp. 121–122, n. 35, il remarque l'influence du monologue et du dialogue dramatiques sur le roman; voir aussi Müller 1981, 379; 391; et A & A 22, 1976, 127–131: les citations homériques. Voir aussi Laplace, REG 93, 1980, 83–125: imbrication des thèmes et schémas narratifs empruntés à l'épopée (Homère, Hym. hom. à Aphrodite, Stésichore), à Euripide et à la comédie nouvelle (Ménandre et les imitateurs latins, Plaute, Térence), dans la construction de l'intrigue (la scène dramatique adaptée dans la stichomythie en V 8,5 est identifiée p. 98: Eur. Hcl. 1634–1636). L'influence du théâtre est rappelée par Hunter, *loc. cit.* 1063–64.

4) L'ouvrage de W. Bartsch, *Der Charitonroman und die Historiographie*, Leipzig 1934, montre, en fait, la parenté de l'historiographie hellénistique – et du roman de Chariton – avec l'éloquence épictétique. Voir P. Salmon, *Chariton d'Aphrodisias et la révolte égyptienne de 360 av. J. C.*, *Chronique d'Égypte* 36, 1961, 365–76; F. Zimmermann, *Chariton und die Geschichte*, in: *Sozialökonomische Verhältnisse im Alten Orient und im klassischen Altertum*, Berlin 1961, 329–345;

breuses, au passé historique de la Grèce et de la Perse démentent, par leur diversité, l'intention de l'auteur de restituer une époque précise<sup>5</sup>). En outre, si cette intrigue amoureuse, composée sans doute dans la seconde moitié du Ier s. p. C.<sup>6</sup>), est censée commencer au terme d'un épisode de la guerre du Péloponnèse – l'échec de l'expédition athénienne en Sicile, de 415–413 a. C. –, elle est imprégnée d'une hostilité envers les Athéniens qui est étrangère à la raison historique<sup>7</sup>). De fait, ce récit d'amours et de guerres écrit par le «secrétaire d'un orateur»<sup>8</sup>), procède de l'art oratoire: il ressortit à un discours panégyrique (λόγος πανηγυρικός) entendu dans une acception qui va s'élargissant d'Isocrate à Hermogène<sup>9</sup>). Autant que de Platon, qu'Hermogène cite pour modèle du «discours panégyrique» en prose<sup>10</sup>), Chariton se montre l'émule d'Isocrate: il lui emprunte un cadre narratif, une thématique agonistique, des

Schmeling, Chariton 15; 51–56; 125; T. Hägg, Callirhoe and Parthenope: The Beginnings of the Historical Novel, *Classical Antiquity* 6, 1987, 194–197; A. Billault, De l'histoire au roman: Hermocrate de Syracuse, *REG* 102, 1989, 540–548.

5) Grimal, op. cit. 382; Schmeling, Chariton 76–80; Plepelits, op. cit. 17; Müller, A & A 22, 1976, 123–26; 132–34, mentionne «l'éloignement mythique» du cadre historique évoqué par Chariton, et les rapports de l'historiographie avec l'épopée dans l'Antiquité; de même 1981, 379; J. Bompaire, Le décor sicilien dans le roman grec et dans la littérature contemporaine, *REG* 90, 1977, 59; Hägg 196–8; B. P. Reardon éd., *Collected Ancient Greek Novels*, Berkeley, Los Angeles, Londres 1989, 18; Fusillo, op. cit. 56–65; C. P. Jones, *Hellenistic History in Chariton of Aphrodisias*, *Chiron* 22, 1992, 91–102; M.-F. Baslez, De l'histoire au roman: la Perse de Chariton, in *Le monde du roman grec. Actes rassemblés par M.-F. Baslez, Ph. Hoffmann, M. Trédé*, Paris 1992, 199–212; Hunter, loc. cit. 1055–1086.

6) Sur la datation généralement retenue du Ier s. p. C. ou du début du IIe s. p. C.: E. H. Haight, *Essays on the Greek Romances*, New York 1943, 12; Reardon, op. cit. 1971, 337, n. 59; Schmeling, Chariton 24; Billault, 1991, 7, n. 1; C. Ruiz-Montero, *Aspects of the Vocabulary of Chariton of Aphrodisias*, *ClQ N.S.* 41, 1991, 484–89 (critique la datation au Ier s. a. C. de A. Papanikolaou, *Chariton-Studien*, Göttingen 1973, 162, reprise par Müller 1981, 397; Hägg 1983, 6; 1987, 183). Voir aussi C. P. Jones, La personnalité de Chariton, in *Le monde du roman grec*, 161–167; Baslez, loc. cit. (mais, p. 204, l'argumentation tendant à situer le roman à l'époque d'Hadrien n'est pas fondée: contrairement à ce qu'écrit Baslez, l'idée que l'Euphrate est la limite de l'Empire romain du côté de l'Asie est antérieure à l'époque d'Hadrien, voir *Plut. Vie de Lucullus* 72; et pour se rendre à Babylone, Mithridate n'a pas «coupé au plus court à travers l'Arménie», car la route par l'Arménie est la plus longue, mais il voyage plus vite (V 2,1: τὴν πορείαν σφοδρότεραν) que Dionysios et Callirhoé qui gagnent Babylone par la Syrie et la Cilicie, escortés durant tout le trajet par leurs admirateurs (V 1,8: βασιλικιώτερον... τὴν ὁδοπορίαν)).

7) Grimal, op. cit. 381–82; J. Bompaire, *REG* 90, 1977, 62; Molinié, op. cit. 7.

8) Voir citation infra, 41 sq.

9) Voir M. M. J. Laplace, L'hommage de Platon à Isocrate dans le *Phèdre*, *RPh* 62, 1988, 273–281.

10) Voir Hermog. De id. II 10, p. 386, 19; 387, 6 Rabe.

exemples historiques. Cependant, sa fiction se situe dans un rapport paradoxal aux discours d'Isocrate, parce que les Perses y deviennent les amis des Grecs qui les ont vaincus, parce que cette paix résulte de l'action et du prestige non de la cité attique, mais de la cité doriennne de Syracuse, et parce que, sous le patronage d'Aphrodite, les intérêts privés et les intérêts politiques sont intimement imbriqués. De sorte que Chariton illustre l'unicité de l'art oratoire que prône Platon, contrairement à Isocrate<sup>11</sup>).

Comme l'éloquence épideictique d'Isocrate, notamment dans le *Panegyrique*, la narration de Chariton se pose en rivale de l'historiographie, pour se développer en discours d'éloge<sup>12</sup>). En effet, le récit de Chariton est encadré par deux formules qui font écho à l'incipit de l'*Histoire* de Thucydide, mais dont les différences d'avec l'original ne marquent que mieux l'écart entre l'historiographie du Ve siècle et cette histoire romanesque dont le cours est réglé par la volonté d'Aphrodite et de l'Amour<sup>13</sup>). Le nom de l'historien du Ve siècle et le sujet de son oeuvre sont énoncés sur le mode objectif, comme par un énonciateur inconnu: «Thucydide d'Athènes a narré (ξυνέγραψε) comment fut menée la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens» (I 1,1)<sup>14</sup>). Chariton se présente, lui, à la première personne. Ainsi fait Denys d'Halicarnasse, à la fin du prologue des *Antiquités romaines*, après avoir exposé le sujet et la forme qu'aura son «histoire»: «Celui qui l'a composée (συντάξας), c'est moi, Denys d'Halicarnasse, fils d'Alexandre. Maintenant, je commence (ἀρχομαι)» (I 8,4). Chariton, cependant, s'annonce en préambule comme le futur narrateur d'une histoire d'amour: «Moi, Chariton d'Aphrodisias, secrétaire (ὑπογραφεύς) de l'ora-

11) Voir M. M. J. Laplace, Platon et l'art d'écrire des discours: critique de Lysias et d'Isocrate, influence sur Denys d'Halicarnasse, *Rhetorica* 13, 1995, 1-15.

12) L'absorption de l'historiographie par l'éloquence épideictique inaugurée par Isocrate sera montrée dans une autre étude.

13) Voir Schmeling, Chariton 56: «The Greek novel is not a history...; it is a love story.» Voir aussi Müller 1976, 123-125, approuvé par Hägg, 1987, 194; Anderson 1982, 18; Hunter, loc. cit. 1076-1078. Sur le rôle d'Aphrodite dans ce roman: Laplace, REG 93, 1980, 112-125. Sur l'importance du culte d'Aphrodite à Aphrodisias: Schmeling, Chariton 20-21.

14) Cette présentation objective est une tradition de l'historiographie classique, voir Hdt. I pr.; Thc. II 70,5 («fin de la deuxième année de guerre»); et pour d'autres exemples: Bartsch, op. cit. 3; Zimmermann, loc. cit. 330; Müller 1976, 123, n. 40, qui souligne l'ancienneté de la formule avec laquelle Chariton joue, puisque les débuts d'histoires hellénistiques ne mentionnent pas le nom de l'auteur. Lucien, *Quom. hist.* conscr. 15, raille un historien contemporain d'avoir adapté à son nom la formule de Thucydide. Pour un début plus personnel à l'époque impériale: infra, même page.

teur Athénagoras, je vais raconter (διηγῆσομαι) une aventure amoureuse (πάθος ἐρωτικόν) survenue à Syracuse» (I 1,1)<sup>15</sup>). Et c'est ensuite sous l'aspect d'un écrivain dramatique, que prend aussi Isocrate pour mettre en valeur l'éloge d'Athènes dans le *Panathénaique*<sup>16</sup>), que Chariton intervient vers la fin de la narration, pour l'apprécier, en fonction de son dénouement, du point de vue du plaisir qu'elle procurera au lecteur: «Aphrodite eut pitié, écrit-il; ce couple des deux êtres les plus beaux qui fussent, qu'elle avait commencé par former . . ., elle désira le restaurer. Et je pense que cette narration finale (τὸ τελευταῖον τοῦτο σύγγραμμα) sera très plaisante (ἡδιστον) aux lecteurs: elle doit expurger la tristesse du début» (VIII 1,3-4)<sup>17</sup>). Enfin, Chariton conclut: «Voilà ma narra-

15) Le remplacement du terme πόλεμον de Thucydide par πάθος est sans doute une autre allusion détournée à Thc. I 23,1: Τούτου δὲ τοῦ πολέμου . . . παθήματα . . . ξυνηνέχθη γενέσθαι (la formule est paraphrasée par Lucien, Quom. hist. conscr. 54). Car, en I 1,6, l'expression πάθος ἐρωτικόν est reprise en relation avec l'expression τοῦ θεοῦ πολιτευσαμένου.

16) L'éloge d'Athènes y est présenté selon une structure dramatique dans laquelle l'orateur s'approprie tous les rôles: «Telles sont les réflexions sur moi-même et sur les autres que j'ai voulu, tel le choeur (ὥσπερ χορός), mettre en prélude», écrit Isocrate (Panath. 39), avant d'expliquer que l'éloge d'Athènes doit être fondé sur une comparaison avec Sparte: «Il apparaîtra que nous avons surpassé les Spartiates . . . plus qu'ils n'ont eux-mêmes surpassé les Grecs» (ch. 41). Et Isocrate développe cet ἀγών oratoire en partant des faits contemporains: «Les anciens combats (ἀγῶνας) livrés pour le salut de la Grèce, nous les rappellerons plus tard» (ch. 42). Pour le discours d'éloge comparé à l'art dramatique, voir aussi Plat. Banq. 194a-b; Phèdr. 268c-269a. La caractérisation du roman de Chariton comme appartenant au genre d'éloquence ambitionné par Isocrate, puis par Platon, permet de rendre compte non seulement de l'influence de la rhétorique sur ce roman, comme sur d'autres, mais de l'intégration dans le roman antique de tous les anciens genres littéraires.

17) Malgré Müller, 1976, 120, Reitzenstein, op. cit. 94-97, avait raison de souligner la référence au théâtre pour l'ensemble du roman de Chariton. Car Müller lui-même, ibid. 134-5, admet que l'association des notions de plaisir et de purgation implique l'allusion à une certaine «poétique péripatéticienne». La référence à la *Poétique* d'Aristote (ch. 6, 1449b 27-28; ch. 14, 1453b 1-14; ch. 15, 1454b 1-2; ch. 17, 1455b 13-15) est d'autant plus sûre que s'y ajoutent la notion de pitié – bien que la pitié soit celle d'Aphrodite: ἠλέησεν (VIII 1,3) – et la représentation d'Aphrodite en θεὸς ἀπὸ μηχανῆς. Mais la référence n'empêche pas un jeu de significations. Malgré A. Rijksbaron, Chariton 8,1,4 und Aristot. Poet., 1449b 28, Philologus 128, 1984, 306-7, la notion de «purgation» n'a pas chez Chariton (καθάριστον) le même sens que dans les ch. 6 ou 14 de la *Poétique*, où καθαρός apparaît en relation avec «la pitié et la crainte»: Aristote, Poét. 14, 1453b 1-13 cite en exemple «la fable d'Oedipe», alors que chez Chariton, la formule annonce un dénouement heureux. Le terme καθάρσιον a un sens proche de celui qu'Aristote donne à καθαρός lorsqu'il cite le salut d'Oreste dans le dénouement de l'*Iph. en Tauride* (Poét. 17, 1455b 14-15). En outre, le désir que Chariton a de procurer du «plaisir» au lecteur (voir Aristot., Poét. 13-14, 1453a 36-1453b 13) montre, contrairement à ce qu'écrit

tion concernant Callirhoé», τασάδε περὶ Καλλιρρόης συνέγραψα (VIII 8,16).

Cette belle histoire relève davantage de l'éloge que du réalisme historique. En effet, les termes *συγγράφειν/σύγγραμμα* ne sont pas réservés aux écrits historiques<sup>18</sup>) : ils s'appliquent à toute composition écrite en prose, et notamment à l'éloquence d'apparat. C'est en un hommage non dénué d'ironie à l'auteur du *Panegyrique*, qui limite son ambition aux grands sujets politiques, que Platon expose dans le *Phèdre* sa théorie de l'art oratoire parfait, qui est unique – *μία τις τέχνη* (Phèdr. 261e) –, et vaut pour tout écrit – *λόγος συγγεγραμμένος* (Phèdr. 258a) –, politique ou privé: *εἴτε πολιτικὸν σύγγραμμα εἴτε ἰδιωτικόν* (Phèdr. 258d)<sup>19</sup>). Et quand Isocrate emploie le terme *σύγγραμμα*, à moins qu'il l'applique avec ironie aux écrits des sophistes – *τῶν . . . τοιούτων συγγραμμάτων* (Élog. Hél. 11) –, c'est en pensant aux panégyries qu'il signifie au mieux la conception qu'il se fait d'une telle composition oratoire. En effet, lorsqu'il s'adresse par lettre à Denys de Syracuse, il distingue cette forme d'écrit des véritables compositions oratoires à propos desquelles il oppose, comme Platon dans le *Phèdre* (275d–e), le discours écrit au discours oral (I 2–3): «Je vais t'entretenir de grandes actions, écrit-il à Denys . . . Et ne va pas penser que je t'adresse une invitation si pressante pour que tu lises un écrit composé (*συγγράμματος*): non certes, je ne me trouve pas dans les dispositions d'un homme féru d'exposés d'apparat (*πρὸς τὰς ἐπιδείξεις*), et nous n'ignorons pas que de telles œuvres tu as déjà satiété. Il est évident qu'aux amateurs d'exposés d'apparat ce sont les réunions solen-

Plepelits, op. cit. 11, que son projet n'est pas de se présenter comme un «historien de l'époque classique». Pour Thucydide, la valeur de l'historiographie repose essentiellement sur son «utilité» (I 22,4). D'autre part, le commentaire de Chariton, exprimant en V 8,3 ce qu'il croit être le sentiment d'Artaxerxès devant le bonheur de Chairéas contemplé par Callirhoé (*ἔδόκει δ' ὅτι μοι*) ne se situe pas au même niveau narratif: pour souligner le caractère «théâtral» et «paradoxal» des retrouvailles de Callirhoé et de Chairéas à Babylone (V 8,2), Chariton s'identifie à un spectateur de la scène d'alors; voir dans l'Od. VIII 336–7 les paroles d'Apollon à Hermès devant l'adultère d'Aphrodite et d'Arès. Ainsi, les deux niveaux de la fiction théâtrale coïncident avec ceux de la fiction du discours panegyrique. Le commentaire de V 8,3 prouve que, quoi qu'écrive I. Stark, *Zur Erzählperspektive im griechischen Liebesroman*, *Philologus* 128, 1984, 260, le commentaire de VI 9,4 n'est pas le seul («lediglich einmal») où Chariton se reporte dans le passé à la première personne: sur ce passage, *infra*, n. 23.

18) Noté par Müller 1976, 120, n. 29, et approuvé par Hägg, 1987, 195 et n. 59.

19) Chez Plat. Phèdr. 258d le terme *σύγγραμμα* s'étend même à la poésie (voir aussi Phèdr. 258b; 278c).

nelles (πανηγύρεις) qui conviennent – c'est là en effet qu'on peut répandre son talent sur la foule la plus nombreuse» (Lettre I 5–6). Dès Isocrate, les panégyries sont donc le cadre fictif d'où procède toute véritable composition oratoire, à l'exemple du *Panégyrique*<sup>20</sup>).

La fiction se retrouve chez Chariton, mais elle est redoublée. Tout en présentant son écrit à la première personne, comme Denys d'Halicarnasse ses *Antiquités romaines* et Isocrate ses écrits panégyriques, Chariton pastiche l'historiographie, et rapporte le contenu de discours qui sont censés avoir été tenus par d'autres, selon une fiction analogue à celle qu'utilise Platon dans le *Timée* et le *Critias*, quand il reproduit l'éloge de l'antique Athènes prononcé par Critias le Jeune lors d'une panégyrie en l'honneur d'Athéna (*Tim.* 20e–21a). Même si le pastiche prend, chez Chariton, une forme différente, si, à l'exception d'Hermocrate<sup>21</sup>), les personnages mis en scène sont fictifs, et si leurs discours sont intégrés à la trame romanesque, les événements transcrits sont censés avoir été connus par des discours prononcés dans des réunions solennelles à Syracuse.

En effet, l'amour de Chairéas et de Callirhoé devient la matière d'un exposé public dès lors qu'à l'occasion d'une séance de l'assemblée, le peuple des Syracusains exprime à Hermocrate, père de Callirhoé, le souhait que les deux jeunes gens soient unis (I 1,11–12). Les premiers événements qui se déroulent hors de Syracuse, et concernent le sort de Callirhoé, morte apparente dont le corps a été enlevé, font également l'objet d'un récit devant le peuple. En effet, lorsque Chairéas, parti à la recherche de Callirhoé, eut ramené le voleur de sépulture Théron, avec les offrandes funéraires, mais sans le corps de Callirhoé, il prit la parole devant l'assemblée réunie au théâtre, pour y présenter «l'extraordinaire

20) Dans le *Sur l'échange*, 14, Isocrate désigne tous ses discours panégyriques du terme de συγγραμμάτων.

21) Ariston est aussi le nom d'un personnage ayant contribué à la victoire navale de Syracuse sur Athènes, mais c'est un Corinthien (*Thc.* VII 39,2–41,1). Bien que Dionysios soit le nom d'un gouverneur de Milet, le personnage du roman rappelle aussi un autre Dionysios, Denys I de Syracuse, qui succéda à Hermocrate, dont il épousa la fille au nom encore inconnu pour nous: Schmeling, Chariton 77. Quant à Artaxerxès, même si l'expédition de Chabrias à laquelle se réfère Chariton (voir *infra*, p. 48 sq.) fut dirigée contre Artaxerxès II, il est avant tout un nom symbolique de la royauté perse; sur les noms perses chez Chariton: Baslez, loc. cit. 201. Sur les personnages d'Hermocrate et de Critias: Brisson, op. cit. 328–334; sur Critias et «la famille de Platon (branche maternelle)», voir maintenant L. Brisson, Platon. Parménide. Traduction inédite, introduction et notes, Paris 1994, 79.

récit (διήγημα)» déjà apporté par la Rumeur (III 4,1–5). Et Théron, entraîné au théâtre, fut contraint de «raconter» (διηγείσθαι) la vérité (III 4,13–14). De plus, l'ensemble des aventures, malheureuses et heureuses, de Chairéas et de Callirhoé est rassemblé dans un discours final, lorsque Chairéas reconduit Callirhoé à Syracuse. Et le rapport entre cette solennité finale, où se déploie principalement l'éloquence de Chairéas, le rôle de Chariton, spectateur-auditeur supposé de cette fête, et sa fonction de narrateur soucieux du plaisir de ses lecteurs est souligné par la répétition, à chacun de ces trois points de vue, du même commentaire éthique et esthétique sur l'agencement des événements dans la réalité imaginée et dans la narration. «La foule s'écria: «Allons à l'assemblée»...; plus vite qu'on ne peut le dire, le théâtre fut plein... La foule retint Chairéas, écrit Chariton, car elle voulait entendre tout le récit (πάντα τὰ... διηγήματα) de ses voyages. Il commença par la fin, pour ne pas affliger le peuple par la tristesse du début (ἐν τοῖς πρώτοις καὶ σκυθρωποῖς). Mais le peuple l'exhortait: «Nous te le demandons, commence plus haut, dis-nous tout, n'ometts aucun détail» (VIII 7,1–3). Hermocrate encourage Chairéas: «N'aie pas de honte...; car la brillante conclusion de tes aventures jette dans l'ombre tout ce qui précède... Et le début de ton récit est déjà connu du peuple; c'est lui-même qui a conclu votre mariage» (VIII 7,4–5). Hermocrate résume la suite des aventures qui se sont déroulées à Syracuse, depuis «le complot des prétendants» jusqu'à l'embarquement de Chairéas à la recherche de Callirhoé, avant de conclure: «Voilà ce que nous savons; à toi de nous raconter ce qui s'est passé après ton départ d'ici» (VIII 7,8). «Chairéas, écrit Chariton, reprenant le récit à cet endroit, raconta» (VIII 7,9). Le récit de Chairéas est complet, puisque, ainsi qu'il le précise, il raconte non seulement ce dont il a été témoin, mais ce qu'il a «appris par la suite» (VIII 8,1). Et la foule est avide de tout savoir. Quand elle éclate en lamentations au récit de sa capture par des brigands sur le rivage de Milet, «Chairéas dit: «Permettez-moi de taire ce qui suit: car cela est plus triste que le début (σκυθρωπότερα γὰρ ἔστι τῶν πρώτων)». Mais le peuple s'écria: «Dis tout!» Il reprit donc» (VIII 8,2). Et le récit se poursuit jusqu'à l'annonce du retour prochain du petit-fils d'Hermocrate élevé à Milet (VIII 8,11)<sup>22</sup>). Par ce récit exhaustif, où le pathétique est situé dans la perspective du bonheur final, Chairéas

22) Voir, aussitôt après l'attaque du bateau de Chairéas, le récit correspondant de Phocas à Dionysios – qui sera répété devant Callirhoé (III 10,1) –: σκυθρωπότερά ἐστιν αὐτοῦ τὰ πρώτα... ἀλλὰ περιμένειν... χρηστὸν γὰρ ἔχουσι τὸ τέλος (III 9,8).

satisfait chez ses auditeurs le plaisir que Chariton se montre attentif à procurer à ses lecteurs en présentant la fin de sa narration comme une «purgation» de la tristesse initiale: καθάρσιον γὰρ ἐστὶ τῶν ἐν τοῖς πρώτοις σκυθρωπῶν (VIII 1,4).

La narration écrite de Chariton relate donc des faits qui, à l'exception du comportement du public, de l'attitude des héros de l'aventure lors de l'assemblée finale, et des commentaires d'auteur au cours de l'ensemble de la narration, ont été l'objet d'exposés oraux présentés devant le peuple de Syracuse en une circonstance solennelle. Avant d'être retranscrite en un roman, l'histoire d'amour de Chairéas et Callirhoé est le thème de discours prononcés devant la foule rassemblée au théâtre de Syracuse. Et l'écrivain Chariton est le double réel des orateurs fictifs Hermocrate et Chairéas<sup>23</sup>).

Ce présupposé oratoire du roman de Chariton est accordé à son contenu. Car le cadre narratif de cette histoire qui est située postérieurement au Ve siècle a. C., mais qui, pareille à celle d'Héllène, commence par un mariage, se continue par un enlèvement, et se termine par une guerre, est dessiné à la fin du *Panégryrique*, dans le défi qu'Isocrate lance aux écrivains ultérieurs: «Quand les hommes qui ont combattu Alexandros et n'ont pris qu'une ville ont été jugés dignes de telles louanges, quels ne sont pas les éloges que l'on doit attendre pour les vainqueurs de toute l'Asie? Quel homme... expert en éloquence ne travaillera pas... pour laisser à la fois de sa pensée et de leur bravoure un monument éternel?» (ch. 186). Ce schéma d'un discours d'éloge en forme d'histoire, de mémorial, sur

23) Voir II 8,3, et infra, n. 69. Pour le récit de la mise en «scène» du faux adultère de Callirhoé (I 4,8–12), voir B. Effe, Entstehung und Funktion «personaler» Erzählweisen in der Erzählliteratur der Antike, *Poetica* 7, 1975, 146 – «Obwohl der Autor die Perspektive des Chairéas deutlich als solche thematisiert» –, dont l'expression concessive est contestée par D. M. Schenkeveld, *The Lexicon of the Narrator and his Characters. Some Aspects of Syntax and Choice of Words in Chariton's Chaereas and Callirhoe*, *GCN* 5, 1992, 19; 26. Stark, loc. cit. 258–60 et Schenkeveld, loc. cit. 17–27, énumèrent divers modes de mise en oeuvre oratoire et dramatique de la narration. Cependant, comme pour affirmer son pouvoir d'auteur-narrateur sur sa fiction, en ajoutant au récit des événements le récit des moeurs et sentiments à Babylone (voir supra, n. 17), lors de la dernière péripétie causée par la Fortune (VI 8,1), où Chairéas a d'abord cru perdre Callirhoé (VII 1,1–6), Chariton se présente tel un familier du palais royal qui aurait été témoin des dispositions apparentes de la Reine et de l'eunuque envers Callirhoé – ἐδόκει δέ μοι (VI 9,4 texte du ms dans lequel il est inutile d'insérer ὄν) –, mais informé aussi du comportement trompeur du Roi (VI 9,5–8). Chariton narrateur reparait en VIII 1,1, avant de raconter, avec le dénouement, les récits qui ont précédé sa narration (VIII 6,8–7,14). Ainsi, chez Chariton, l'origine de la narration est révélée à la fin, comme chez Xénophon d'Éphèse (V 15,3) et Longus (IV 39,2).

la concorde et la guerre que le *Panégyrique* vient d'évoquer au futur, mais dont le modèle légendaire est l'expédition grecque conduite par Agamemnon contre Troie (Élog. Hél. 67–68; Panath. 74–78)<sup>24</sup>), définit le cadre du récit composé à l'éloge de Chairéas, vainqueur des Perses, et de celle qui, selon la formule de Chariton, devint «le sujet de récit (διήγημα) de l'Asie et de l'Europe», Callirhoé (V 5,3).

En précisant, en conclusion, que sa «narration concerne Callirhoé» (VIII 8,16), Chariton en indique, sinon le titre véritable<sup>25</sup>), du moins la thématique. Callirhoé est l'héroïne de cette fiction, parce qu'elle est l'«enjeu» de convoitises matrimoniales, puis de deux procès, avant de l'être d'une guerre.

Le thème agonistique, qui est un motif de l'*Éloge d'Hélène* d'Isocrate (ch. 40–53), ainsi que du *Panégyrique*<sup>26</sup>), est constant aussi dans l'histoire de Callirhoé.

La réconciliation des deux premiers personnages de Syracuse, grâce à laquelle triomphe l'amour de leurs enfants, Callirhoé et Chairéas, a pour envers la «concorde» par laquelle les prétendants évincés se préparent à «la guerre contre Chairéas»: «Si l'un d'entre nous avait obtenu le mariage, dit un prétendant, je ne m'en serais pas irrité, aussi vrai que dans les concours (ἀγῶσις) gymniques il faut que parmi les concurrents (τῶν ἀγωνισαμένων) il y ait un seul vainqueur. Mais puisqu'on nous a préféré quelqu'un qui n'a rien souffert pour le mariage, je ne supporte pas l'outrage... Eh bien, qu'il ne profite pas de ce prix (ἄθλον)» (I 2,1–4)<sup>27</sup>). Plus tard, le procès qui, à Babylone, oppose, au sujet de Callirhoé, son second mari Dionysios à Mithridate, accusé fausement d'adultère, est comparé successivement à une guerre et à un concours athlétique: «Des deux côtés, on se prépara pour le procès comme pour la plus grande guerre... Quel concours olympique (ἀγὼν Ὀλυμπικός) ... a suscité tant d'attente impatiente?» (V 4,1–4). Après la réapparition de Chairéas, le débat qui met désormais aux prises le premier et le second mari de Callirhoé manque réellement de tourner au pugilat, avant d'être érigé en un procès qui, du fait de la Fortune, sera remplacé par une guerre. «Habituellement, écrit Chariton,

24) Voir aussi Evag. 65; Panath. 42.

25) Sur la possibilité que le titre originel du roman ait été Callirhoé: Plepelits, op. cit., p. VII; 28–29; Hägg 1987, 184, n. 1.

26) Dans l'*Éloge d'Hélène*, il dérive d'Homère, Il. III. Pour le *Panégyrique*, voir C. Eucken, Isokrates, Berlin, New York 1983, 143–52.

27) Sur la «guerre» des prétendants contre Chairéas comme «fausse répétition de la guerre de Troie»: Laplace, REG 93, 1980, 88–90.

dans toutes les rivalités amoureuses, il y a risque de guerre. Là, la vue de l'enjeu (ἄθλον) enflamma encore davantage leur mutuel désir de victoire, si bien que, n'eût été le scrupule inspiré par le Roi, ils en seraient même venus aux mains» (V 8,4). Le jour fixé pour le jugement, «tout Babylone était en suspens. De même qu'à Olympie, on avait à contempler les athlètes (ἄθλητάς) se rendant au stade avec un cortège, de même en était-il pour eux: toute la haute société escortait Dionysios, et le peuple Chairéas... Mais le prix (ἄθλον) était la beauté suprême», Callirhoé (VI 2,1-2). Après que le Roi de Perse, amoureux lui aussi de Callirhoé, a reporté d'un mois le jour du procès, le soulèvement de l'Égypte le diffère à jamais (VI 8,1). Dionysios, alors, part en campagne avec le Roi, par obligation, mais aussi, explique Chariton, dans l'espoir d'«obtenir du Roi, comme prix de sa bravoure (ἄθλον τῆς ἀριστείας) et sans jugement, son épouse» (VI 9,3). Mais le «prix» échoit finalement à Chairéas, qui écrit au Roi: «Tu devais prononcer un jugement, mais moi, j'ai, dès maintenant, acquis la victoire devant le plus juste des juges: car la guerre est le meilleur juge... Elle m'a rendu Callirhoé» (VIII 4,2)<sup>28</sup>.

A l'arrière-plan du récit de Chariton se mêlent ainsi le souvenir des «lutttes» que les Grecs livrèrent pour Hélène autour de Troie (Élog. Hél. 52: ἀγώνων) et celui des exploits que, pour rivaliser avec ces antiques héros, Isocrate exhorte ses contemporains à accomplir contre les Perses (Panég. 186: ἀριστεύσαντας)<sup>29</sup>, dans ce qu'il assimile implicitement à un concours panégyrique, en affirmant qu'une telle campagne «ressemble plus à une délégation sa-crée (θεωρία) qu'à une expédition militaire» (Panég. 182).

Et c'est encore à Isocrate qu'emprunte Chariton pour transformer ce programme politique en fiction romanesque. En effet, l'incohérence chronologique, souvent relevée, sans être expliquée, des faits historiques sur lesquels s'appuie le récit de Chariton<sup>30</sup>) résulte de ce qu'ils correspondent à ceux qu'Isocrate cite pour l'argumentation de ce projet exposé dans le *Panégyrique* et repris dans le *Philippe*.

Dans le *Panégyrique*, pour montrer la vulnérabilité du Roi de Perse, Isocrate rappelle la révolte du roi d'Égypte Akoris aidé de l'Athénien Chabrias, qui commandait les troupes égyptiennes avec des mercenaires grecs: «Quand l'Égypte a fait sécession, ... le

28) Sur Artaxerxès, figure du juge Pâris: Laplace, REG 93, 1980, 86-87.

29) Voir Aréop. 75: «les guerres médiques... pendant lesquelles... ils (les Athéniens) vainquirent les Barbares et méritèrent le prix de bravoure (ἀριστείων)».

30) Voir supra, n. 5.

Grand Roi n'a-t-il pas envoyé à cette guerre les plus célèbres des Perses...? Et ceux-ci, ... après avoir subi plus de mal qu'ils n'en ont causé, n'ont-ils pas fini par faire une retraite si honteuse que les révoltés ne se contentent plus de l'indépendance?» (ch. 140). Après avoir exalté les victoires des guerres médiques (ch. 85–99), Isocrate déprécie davantage les Perses en évoquant le manque de valeur de ceux qui ont accompagné Cyrus dans sa marche contre son frère Artaxerxès (ch. 145–146), et il en revient aux circonstances contemporaines, l'alliance de Chypre et de l'Égypte contre le Roi de Perse: «L'Égypte et Chypre ne sont-elles pas révoltées contre le Grand Roi?... Tyr, l'objet de son orgueil, n'est-elle pas occupée par ses ennemis?» (ch. 161).

Dans le *Philippe*, Isocrate reprend l'argument de la révolte d'Akoris, pour inciter Philippe à «prendre l'initiative ... de l'expédition militaire contre les Barbares» (ch. 16), et il le renforce à nouveau par une antithèse avec la malheureuse expédition des Dix-Mille: «Je vais t'encourager, déclare-t-il à Philippe, ... en parlant de ceux qui passent pour avoir échoué, je veux dire de ceux qui sont partis en expédition avec Cyrus et Cléarque. Il ne t'est pas difficile de te garder de l'infortune que l'on subit alors ... Si nous voulons considérer et comparer avec toi, qui vas conduire l'expédition, ... Cléarque qui, alors, dirigeait cette entreprise, nous verrons que c'est son malheur sur le continent qui a fait connaître son nom» (Philipp. 90–97). Et il ajoute: «Au temps de Cléarque, l'Égypte était bien révoltée contre le Grand Roi; mais les habitants craignaient que le Roi en personne ne fit une expédition contre eux ... Maintenant, il leur a enlevé cette crainte, car, après avoir préparé une armée aussi nombreuse qu'il le pouvait et être parti en expédition contre eux, il est revenu de là-bas, non seulement vaincu, mais ... ne semblant digne de régner ni de commander une armée. En outre, les régions de Chypre, de Phénicie ... et tout ce pays d'où les Perses tiraient leur flotte appartenaient alors au Grand Roi; maintenant, ou bien elles l'ont abandonné ou bien elles sont en butte à la guerre» (ch. 101–102)<sup>31</sup>).

---

31) Sur l'emploi, par les orateurs, de la comparaison et de l'antithèse dans les évocations historiques, voir M. Nouhaud, L'utilisation de l'histoire par les orateurs attiques, Paris 1982, 64–70. Sur la méthode comparative dans les progymnasmata des manuels de rhétorique: J. Bompaire, Les historiens classiques dans les exercices préparatoires de rhétorique (progymnasmata), Recueil Plassart, Paris 1976, 5. Sur l'expédition des Dix-Mille, exemple historique utilisé seulement par Isocrate, parmi les orateurs: Nouhaud, op. cit. 321–24.

Ces exemples isocratiques se sont imposés d'autant plus aisément à Chariton que, tandis que les exploits des guerres médiques sont depuis le Ve siècle a. C. des lieux communs du discours politique d'éloge<sup>32</sup>), la *Rhétorique* d'Aristote, traitant de l'argumentation par les exemples (*παράδειγματα*) historiques, précise: «Citer des faits passés consisterait par exemple à dire qu'il faut faire des préparatifs militaires contre le Grand Roi et ne pas le laisser asservir l'Égypte» (Rhét. II 20, 1393a 31–33)<sup>33</sup>). Tels sont bien les thèmes avec lesquels Chariton compose le récit de la guerre menée par Chairéas, allié des Égyptiens, contre Artaxerxès: «Des messagers vinrent annoncer au Roi que l'Égypte s'était soulevée, appuyée sur des forces importantes. Le satrape royal avait été mis à mort par les Égyptiens, ils avaient élu un roi parmi les indigènes, et celui-ci, partant de Memphis, avait traversé Péluze, et était déjà en train d'envahir la Syrie et la Phénicie» (VI 8,1–2). Artaxerxès ordonna la mobilisation générale (VI 8,4–9,1), et «tout le monde partit avec lui en guerre contre les Égyptiens» (VII 1,1). Mais lorsque Chairéas, qui était «le seul homme libre, alors, dans Babylone», et qui «se réjouissait à l'espoir qu'y restait aussi Callirhoé» (VII 1,1), crut, sur le faux récit d'un homme de Dionysios, que le Roi avait accordé Callirhoé à son rival (VII 1,3–5), il décida, pour se venger, de passer dans le camp de l'Égyptien, et de se mettre à son service (VII 1, 10–2,5). Alors que, déjà, toute la Phénicie était au pouvoir de l'Égyptien, excepté Tyr (VII 2,6–3,3), Chairéas promit de s'emparer de Tyr, et, avec l'accord de l'Égyptien, «il commença par rechercher dans le camp tous les Grecs qui pouvaient y être. On en trouva un assez grand nombre, des mercenaires... Il forma ainsi un corps de trois cents hommes» (VII 3,6–7). Il les harangua en rappelant le passé: «Hommes de la Grèce, le roi m'a permis de choisir, dans l'armée, les plus braves, et je vous ai choisis<sup>34</sup>). Moi aussi je suis Grec... Que personne ne se laisse abattre par l'opération à laquelle je vous convie... C'étaient des Grecs, en même nombre que vous, qui, aux Thermopyles, ont résisté à

32) Sur cette «histoire paradigmatique»: N. Loraux, *L'invention d'Athènes*, Paris 1981, 138–47; 157–73; Nouhaud, op. cit. 134–90.

33) Voir aussi Rhét. II 22, 1396a 7–15, sur les arguments afférents à chaque sujet: «Par exemple, comment pourrions-nous conseiller aux Athéniens de faire la guerre...; comment pourrions-nous les louer si nous n'avions pas la bataille navale de Salamine, ou le combat terrestre de Marathon.»

34) Voir, au contraire, la situation des généraux grecs qui ont combattu avec Cyrus contre Artaxerxès: «Ayant sous la main six mille Grecs, non pas choisis d'après leur valeur, mais des gens que leurs défauts empêchaient de vivre dans leur patrie» (Panég. 146).

Xerxès» (VII 3,8–9). Proclamé chef des Grecs, Chairéas réussit, par ruse, à prendre Tyr (VII 4,2–10). Aussi le roi d'Égypte l'engagea-t-il à poursuivre, et, pour la conquête de la Syrie, il lui offrit, en tant que Syracusain, et gendre du vainqueur de la flotte athénienne, le commandement des forces navales (VII 4,6–9). Tandis qu'à la tête des forces terrestres, l'Égyptien, capturé vivant, se donnait la mort (VII 5,14), «sur mer, Chairéas avait été vainqueur au point que la flotte ennemie ne put même pas s'opposer à lui» (VII 6,1).

Parce que la représentation de ce triomphateur, héritier de la gloire d'Hermocrate, s'inscrit dans le cadre antithétique élaboré par Isocrate à l'intention d'Athènes et de Philippe, son aventure militaire est dessinée en contraste et en analogie avec celle des chefs de l'expédition et de la retraite des Dix-Mille. Le type de discours que Chairéas tient à ses soldats pour les exhorter à prendre Tyr est celui que Xénophon, d'après sa propre relation, tint à ses compagnons avant une attaque sur le chemin de la retraite: «Je vais, dit Xénophon, vous rappeler les dangers que coururent vos ancêtres, pour que vous sachiez combien il vous sied d'être des braves... Quand Xerxès eut réuni son innombrable armée et qu'il marcha contre la Grèce, alors nos ancêtres vainquirent les ancêtres de ces gens-ci et sur terre et sur mer... Loin de moi l'idée de prétendre que vous ne soyez pas dignes d'eux» (Anab. III 2,11–16)<sup>35</sup>. Ensuite, de même que la mort de Cyrus, qui eut «la tête coupée» (Anab. I 10,1), est d'abord ignorée des mercenaires grecs, ses partisans, qui, ayant mis l'ennemi en fuite, mais ne voyant pas reparaître Cyrus, «s'imaginaient ou bien qu'il était parti à la poursuite de l'ennemi, ou bien qu'il avait pris les devants pour s'emparer de quelque position» (Anab. I 10,16), chez Chariton, la défaite des Égyptiens et la mort de leur roi, dont la tête coupée est apportée par Dionysios au Roi de Perse (VII 5,14), est ignorée de Chairéas et de ses hommes qui ont triomphé sur mer (VII 6,2). Tout comme la mort de Cyrus fut annoncée aux Perses par un messager (Anab. II 1,3), un messager vient annoncer à Chairéas la mort du roi

---

35) Cf. aussi Chairéas incitant ses soldats à devenir, «avec l'aide des dieux, célèbres et illustres» (VII 3,11), et Xénophon rappelant à ses soldats une récente victoire contre Artaxerxès: «Il n'y a encore que quelques jours, vous vous êtes alignés en face des descendants des soldats de Xerxès, et..., avec l'aide des dieux, vous les avez vaincus» (Anab. III 2,16). Cf. d'autre part la feinte modestie de Chairéas pour se faire désigner chef (VII 3,10), l'attitude comparable de Cléarque (Anab. I 3,15), et, lors de la retraite, après la mort de Cyrus, les paroles de Xénophon avant sa désignation comme chef (Anab. III 1,25–26).

d'Égypte (VIII 2,3). A cette nouvelle, alors que tous sont abattus, Cléarque réplique fièrement au messager: «Nous, nous avons vaincu le Roi, et, comme vous le voyez, personne ne nous résiste plus. Si vous n'étiez pas venus, nous serions en train de marcher contre lui» (Anab. II 1,4). Chairéas, sur le conseil de Callirhoé, qu'il vient de retrouver à Arados, déclare par feinte à ses soldats: «Nous sommes vainqueurs aussi de l'infanterie du Roi; cette homme nous en apporte la bonne nouvelle» (VIII 2,4-5). En réalité, pour les hommes de Chairéas, comme pour ceux de Cléarque, la funeste nouvelle est le signal du retour. Mais, alors que, selon l'*Anabase*, Tissapherne vint, de la part du Grand Roi, proposer aux hommes de Cléarque de les reconduire en Grèce en toute sûreté (Anab. II 3,17-29), avant de tuer Cléarque et d'autres stratèges et soldats (Anab. II 5,31-34), chez Chariton, c'est Chairéas qui prétend que le messager leur ordonne, en outre, de la part de l'Égyptien, «d'appareiller au plus vite, pour le rejoindre» (VIII 2,5). Et «il donne aux commandants l'ordre secret de tenir le cap sur Chypre» (VIII 2,7).

A Paphos où, le lendemain, sa flotte a abordé, Chairéas «convoqua les commandants de trières, ses trois cents Grecs et tous ceux des Égyptiens dont il connaissait le dévouement», pour leur révéler la vérité: «Sachez que l'Égyptien est mort en combattant, que le Roi est maître de toute la terre, et que nous sommes isolés au milieu des ennemis. Y a-t-il quelqu'un pour conseiller de nous rendre auprès du Roi et de nous livrer entre ses mains?» (VIII 2, 10-11). Tous repoussent cette idée: un Lacédémonien qui propose de regagner Syracuse est unanimement approuvé (VIII 2,11-13). De même, après l'exécution de Cléarque, le Lacédémonien Chrisophe déclare aux soldats rassemblés: «La situation est grave... Néanmoins, dans la situation présente, il faut être des braves..., et faire tous nos efforts pour nous sauver...; ne tombons jamais vivants aux mains de nos ennemis» (Anab. III 2,1-3). A son tour, Xénophon les engage à «revenir en Grèce» (Anab. III 2,26). Mais, alors que le retour des compagnons de Xénophon est une longue retraite pénible et meurtrière, «Chairéas accomplit une traversée heureuse jusqu'en Sicile – car il eut toujours le vent en poupe» (VIII 6,1).

Chairéas répond donc à la figure du chef d'expédition idéal, telle qu'elle a été composée par Isocrate en opposition avec le souvenir de ceux qui avaient échoué à la tête des Dix-Mille.

Non seulement Chariton emprunte au *Panégyrique* sa thématique agonistique, mais il construit le récit des événements militaires qui amènent le dénouement heureux du roman à partir des

exemples historiques auxquels se réfère Isocrate pour persuader Athènes, puis Philippe, de prendre la tête d'une expédition militaire contre le Perse. Et il reproduit même le schéma rhétorique selon lequel est construite cette exhortation dans le *Panégryrique* et le *Philippe*, puisque l'entreprise de Chairéas est représentée semblable à celle de Chabrias allié du roi égyptien soulevé contre le Perse, mais antithétique de l'aventure des Dix-Mille engagés contre Artaxerxès.

\*

Cependant, la guerre victorieuse racontée par Chariton n'est imputable ni à Athènes, ni à un chef macédonien, mais à un Syracusain dont les succès réalisent, au-delà de la mission confiée par Isocrate à Athènes, puis à Philippe, l'ambition d'entente universelle qui fut celle d'Alexandre le Grand.

Dans le roman de Chariton, Syracuse tient le rôle dévolu à Athènes dans les discours d'Isocrate. La comparaison entre Athènes et Sparte, illustration de l'antithèse entre Ioniens et Doriens<sup>36</sup>), est remplacée par le parallèle entre Syracuse et Athènes, qui appartient aussi à la tradition rhétorique.

Quatre caractéristiques présentées à l'éloge d'Athènes dans le *Panégryrique*, l'*Aréopagitique* et le *Panathénaïque* sont ou deviennent l'apanage de Syracuse dans le roman: la démocratie, le légalisme, la richesse marchande, la suprématie maritime.

Dans le *Panathénaïque*, Isocrate rend hommage aux successeurs de Thésée de n'avoir «pas commis d'erreur dans leur choix en adoptant la forme de gouvernement que non seulement tout le monde considère comme la plus libérale et la plus juste, mais encore comme la plus avantageuse et la plus agréable pour ses usagers. Ils instituèrent la démocratie» (ch. 130–131). Dans le *Panégryrique*, il déclare: «C'est sous ce régime que nous avons vécu soixante-dix ans de suite indépendants en face des Barbares, délivrés de toute lutte intestine, en paix avec le monde entier» (ch. 106)<sup>37</sup>). Telle est la situation dans laquelle se trouve Syracuse à la fin du roman de Chariton, dont l'une des originalités est la mise en scène de la vie de la démocratie. Chariton montre le peuple réuni au théâtre en assemblée politique (I 1,11–12) ou en tribunal (III 4,3–18), en tribunal à l'agora (I 5,2–6,1). Il rapporte les interven-

36) Voir Loraux, op. cit. 73; 75; 84–85; 92; 95–96.

37) Voir aussi Aréop. 16–17; 21–27; et Loraux, op. cit. 175–222.

tions des orateurs, les propositions émises, les décisions prises, avec les acclamations de la foule<sup>38</sup>). Et alors qu'au début du roman, dans Syracuse en fête, la paix retrouvée, après la victoire sur les Athéniens, est bientôt complétée par la réconciliation, grâce à l'amour de Chairéas et de Callirhoé, des deux principales familles de la cité, naguère ennemies politiques (I 1,3–13), quand le roman s'achève, les stratèges de Syracuse se sont acquis l'alliance du premier personnage de l'Ionie (VIII 7,9–12), et l'amitié du Roi de Perse (VIII 8,10), après lui avoir demandé de se réconcilier avec les Égyptiens (VIII 4,3). Si incontestés sont désormais l'autorité et le prestige de la cité démocratique sicilienne.

De l'Athènes célébrée par Isocrate, Syracuse possède aussi le légalisme, avant de conquérir une richesse marchande bien supérieure.

Dans l'*Aréopagitique*, Isocrate regrette les anciens pouvoirs de l'Aréopage (ch. 37–39), et les principes de la démocratie des origines: «Les gens d'alors avaient décidé que le peuple doit, comme un tyran, ... punir ceux qui font des fautes, et juger des litiges ... D'après cela, il est facile de comprendre avec quelle rectitude et quel légalisme (νομίμως) ils ne cessèrent d'agir dans la vie de chaque jour», écrit-il (ch. 26–28). Dans le *Panégryrique*, il glorifie l'Athènes éternelle<sup>39</sup>) d'avoir, «la première, institué des lois» permettant de prononcer des jugements (ch. 39–40), mais aussi d'avoir «installé, comme un marché (ἐμπόριον) au milieu de la Grèce, le Pirée, où la surabondance est telle que les objets qu'il est difficile de trouver ailleurs séparément, sont tous aisés à se procurer ici» (ch. 42)<sup>40</sup>). Et dans le *Sur l'échange*, l'éloge d'Athènes est mis en relief à l'intérieur de la polémique, rapportée par Isocrate, qui oppose les admirateurs et les détracteurs de la cité: «Les premiers disent ... qu'il serait juste d'appeler Athènes la capitale de la Grèce en raison de son importance, des ressources qu'elle offre aux autres hommes, et surtout du caractère de ses habitants ... Les autres critiquent ces éloges et, exposant les tracasseries et les méfaits des sycophantes, ils attaquent toute la cité en la traitant d'insociable et de cruelle. Il appartient à des juges intelligents de faire périr des gens qui sont responsables de pareils discours», affirme-t-il (ch.

38) Bompaire, REG 90, 1977, 60–61.

39) Loraux, op. cit. 158, parle de «la figure rhétorique d'Athènes» chez les orateurs des Ve et IVe s. a. C., et J. Bompaire, REG 90, 1977, 61, du «personnage mythique de Syracuse», de l'«allégorie de la cité», chez Chariton.

40) Pour ce thème, voir Loraux, op. cit. 86–88.

299–301)<sup>41</sup>). Ces gens-là sont les partisans de Sparte, ainsi qu'il est attesté par Aristophane (Paix 653) et Platon (Gorg. 515e).

Chariton exploite l'opposition, en l'amplifiant par l'antithèse entre le vainqueur Chairéas et le malfaiteur Théron. Au brigand Théron, pilleur de la tombe de Callirhoé, et ravisseur de la jeune femme, Chariton prête les propos des détracteurs d'Athènes, avant que les Syracusains, qui le considèrent comme un ennemi public<sup>42</sup>), le traitent avec toute la rigueur dont lui-même blâmait les Athéniens, et dont Isocrate les louait. Lorsque Théron et ses acolytes, qui ont embarqué Callirhoé, eurent amarré le bateau en face de l'Attique, «ils délibérèrent pour savoir où ils devaient se diriger. L'un dit: «Athènes est proche, c'est une ville importante et prospère. Là, nous trouverons quantité de marchands (ἐμπόρων), et quantité de gens riches. Comme, sur la place publique, se rencontrent les hommes, à Athènes, se rencontrent les cités»... Théron n'aimait pas la curiosité de cette cité: «Vous êtes bien les seuls à ne pas entendre parler de l'indiscrétion des Athéniens. C'est un peuple bavard et qui aime les procès, et, dans le port, mille syco-phantes s'informeront de qui nous sommes et d'où viennent les marchandises que nous apportons... Et c'est tout de suite, là-bas, l'Aréopage et des magistrats plus durs que des tyrans. Plus encore que les Syracusains, craignons les Athéniens» (I 11,5–7). Pire que celui qu'il redoutait des Athéniens est pour Théron le châtement infligé par les Syracusains, quand, après la vente de Callirhoé en Ionie, son bateau en dérive est ramené à Syracuse, rempli des offrandes funéraires de la fausse morte. Hermocrate, accouru au port avec tous les Syracusains, déclare: «Ce n'est pas là le lieu d'une recherche; il faut une enquête plus légale (νομιοτέραν). Allons à l'assemblée! Qui sait s'il n'y aura pas aussi besoin de juges?» (III 4,3). Théron est amené devant l'assemblée et interrogé (III 4,7–9). Alors qu'il venait d'inventer un faux récit émouvant, «un pêcheur, assis dans la foule, le reconnut et dit à voix basse à ses voisins: «Cet homme-là, je l'ai déjà vu tourner autour de notre port». Rapidement, ce propos se répandit, et quelqu'un cria: «Il ment!»... Les magistrats ordonnèrent à l'auteur du propos de descendre parler... Théron nia, mais on accorda plus de crédit au pêcheur» (III 4,11–12). Sous la torture, Théron confirma les dires du pêcheur, et révéla son forfait (III 4,13–14). «Théron fut donc condamné à mort» (III 4,15). Tandis que Chairéas suppliait de ne

41) Voir aussi ch. 79.

42) Voir III 3,8; 4,1–18.

pas l'exécuter immédiatement, afin d'apprendre de lui le nom de l'acheteur de Callirhoé, qu'il n'avait pas indiqué, Hermocrate s'y opposa: «Mieux vaut, dit-il, que la recherche soit plus difficile, plutôt que de violer les lois» (III 4,16). Théron fut donc crucifié (III 4,18), avant que Chairéas parte à la recherche de Callirhoé, et la retrouve. Alors que Théron était un chef pillard dont les brigands s'embusquaient au mouillage sous prétexte de faire du transport (I 7,1), lorsque Chairéas, victorieux, rentre à Syracuse, sa flotte de vingt trières, annoncée comme une flotte marchande, ramène effectivement, avec Callirhoé, une riche cargaison. A l'envoyé d'Hermocrate, «Chairéas fit répondre par l'un des Égyptiens: «Nous sommes des marchands (ἔμποροι) en provenance d'Égypte, porteurs d'une cargaison qui réjouira les Syracusains» (VIII 6,4). Étonné de voir «non des cargos, mais des vaisseaux longs pareils à des trières de guerre», les Syracusains ordonnent qu'un seul vaisseau entre au port (VIII 6,4). Lorsque la trière de Chairéas eut accosté, la foule accourue s'attendait à voir «non des êtres humains, mais une somptueuse cargaison» (VIII 6,6). Elle fut stupéfaite par l'apparition de Callirhoé et de Chairéas (VIII 6,7), mais le navire transportait aussi des richesses matérielles: Chairéas «ordonna de décharger l'argent et l'or, en quantité innombrable, puis étala devant les Syracusains l'ivoire, l'ambre, les parures, et toute la somptuosité de la matière et de l'art, le lit et la table du Grand Roi, si bien que toute la cité fut emplie, non pas comme précédemment, après la guerre de Sicile, de la pauvreté attique, mais, ce qui est le plus extraordinaire, en pleine paix, des dépouilles médiques» (VIII 6,7-12). Toute cette richesse apportée à Syracuse en temps de paix, comme par un navire de commerce, est le signe du triomphe maritime de la cité.

En effet, la suprématie qu'Athènes dut à sa puissance maritime échoit, dans l'univers romanesque de Chariton, à Syracuse. Dans le *Panegyrique*, Isocrate justifie ainsi la supériorité d'Athènes: «C'est sans conteste nous qui devons recouvrer l'hégémonie que nous possédions autrefois, car nul ne peut montrer une seule cité qui ait eu dans les guerres sur terre des succès égaux à ceux qu'eut notre cité dans les dangers maritimes» (ch. 21). Puis, rappelant la victoire de Salamine, Isocrate déclare: «Nul n'a assez d'hostilité contre nous pour refuser de reconnaître que c'est cette bataille navale qui nous a permis de gagner la guerre, et que de cette bataille, c'est notre cité qui a été cause» (Panég. 98)<sup>43</sup>. Syra-

43) Voir aussi Philipp. 147; Panath. 49-52.

cuse est chez Chariton la cité rivale d'Athènes, celle qui, justement, la vainquit sur mer. Le roman débute, aussitôt après la présentation du narrateur, par celle d'«Hermocrate, le général syracusain, le vainqueur des Athéniens» (I 1,1). Et ce bonheur sert ensuite de référence pour l'appréciation de tous les événements importants, non seulement publics – les actions militaires de Chairéas (VI 7,10; VII 1,3–4; 5,8) –, mais même privés – les relations amoureuses et conjugales de Chairéas et Callirhoé (I 1,11; I 11,2–3; III 4,8; VIII 7,2). En outre, l'antagonisme des deux cités se reproduit, sous une autre forme, lors de la guerre qui oppose, autour de Callirhoé pour enjeu, Chairéas dans le camp des Égyptiens, et Dionysios dans celui des Perses. Car c'est un conflit entre un Dorien et un Ionien. Chairéas se proclame Dorien, et c'est avec des Doriens qu'il part assiéger Tyr: «Il choisit, écrit Chariton, les Lacédémoniens, les Corinthiens, et tous les Péloponnésiens. Il trouva aussi une vingtaine de Siciliens... Il leur dit: «... Moi-même, je suis Grec, Syracusain, Dorien de naissance» (VII 3,7–8). Dionysios de Milet, qui se trouve du côté des vaincus, a été présenté, au début du roman, comme «un homme royal, supérieur dans l'Ionie entière par son prestige et son éducation» (II 1,5). Et, à la fin, il est à nouveau appelé «l'homme... le plus éminent de toute l'Ionie» (VIII 7,9; VIII 8,11). Le roman illustre donc la prééminence des Doriens.

Le choix et l'utilisation des exemples tirés des guerres médiques confirment le parti pris idéologique et rhétorique du récit de Chariton. Tandis que le combat des Thermopyles, titre de gloire des Spartiates, est un modèle pour Chairéas, les victoires réputées athéniennes de Marathon et de Salamine<sup>44</sup>) servent à prouver l'infériorité d'Athènes par rapport à Syracuse. Avant la prise de Tyr, Chairéas harangue ainsi ses soldats: «C'étaient des Grecs, en même nombre que vous, qui, aux Thermopyles, ont tenu tête à Xerxès... Dans l'avenir, vous laisserez un renom immortel de bravoure, et tous, comme on exalte les trois cents... de Léonidas, célébreront les trois cents compagnons de Chairéas» (VII 3,9–11). Après la prise de Tyr, l'Égyptien confie à Chairéas le commandement de la flotte en lui disant: «Vous autres Syracusains, vous avez vaincu même les Athéniens sur mer. Or aujourd'hui, tu as à lutter contre les Perses, que vainquirent les Athéniens» (VII 5,8). De son côté, Callirhoé déclare fièrement à l'eunuque d'Artaxerxès: «Chairéas... est le premier d'une cité que ne vainquirent pas même les

---

44) Isocr. Panég. 86–87; 93–98; Philipp. 147; Panath. 195; et Loraux, op. cit. 157–173 (Marathon); Nouhaud, op. cit. 149–161 (Marathon, Salamine).

Athéniens qui, à Marathon et à Salamine, ont remporté la victoire sur ton Grand Roi» (VI 7,10). La victoire remportée sur la flotte perse qui «n'opposa même aucune résistance», et subit un tel désastre que, comme à Salamine (Esch. Pers. 419–20), «la mer était pleine d'épaves mères» (VII 6,1), rend les seuls Syracusains héritiers de l'ensemble des Grecs qui, jadis, triomphèrent des Perses.

Dans le roman de Chariton, la représentation de Syracuse équivaut à celle de l'Athènes louée par Isocrate: c'est une puissance maritime régie par une démocratie légaliste, dont le port accueille les plus grandes richesses du monde quand, «délivrée de toute lutte intestine», elle est «en paix avec le monde entier».

Ce renversement romanesque, au profit des Doriens, et particulièrement des Syracusains, de l'image rhétorique du passé d'Athènes, ressortit lui-même à la tradition rhétorique.

La contestation des prétentions d'Athènes à la défense de l'hellénisme face au Mède est exprimée dans la harangue, transmise par Thucydide (VI 76,4), et commentée par Denys d'Halicarnasse (De Thuc. 48,4), que prononce Hermocrate avant sa fameuse victoire. A l'époque impériale, c'est un *topos* rhétorique enseigné par les manuels, puisque Théon, dans ses *Progymnasmata*, propose comme exemples de «narrations événementielles» des extraits des *Helléniques* de Théopompe qui donnent du combat de Marathon une version différente de la vulgate athénienne, et qui traitent de «tous les autres faits dont, selon Théopompe, Athènes se vante en abusant les Grecs» (Progymn. II 67,27–29 Spengel = FGGrHist 115 F 153)<sup>45</sup>.

L'antithèse entre Ioniens et Doriens est l'un des «sophismes» qu'Hermocrate, dans le discours rapporté par Thucydide, dénonce chez les Athéniens (VI 77,1), avant de le retourner contre eux. Il invite les Camarinéens à montrer aux Athéniens «qu'ici ils n'ont pas affaire à des Ioniens . . . éternellement esclaves du Mède ou de quelque autre, mais à de libres Doriens, venus du Péloponnèse . . . se fixer en Sicile» (VI 77,1). Et il lance un appel à la solidarité doriennne: «Nous protestons . . . , si vous ne nous écoutez pas, qu'alors, étant en butte aux menées d'Ioniens, nos ennemis de toujours, nous sommes trahis par vous, des Doriens par des Doriens» (VI 80,3).

L'éloge de Syracuse, défenseur de la liberté grecque contre les Barbares, est attesté dès le Ve siècle a. C. par deux traditions, dont l'une montre Gélon de Syracuse en contestation avec les Lacédé-

45) Voir Bompaire, Recueil Plassart 6.

moniens et les Athéniens pour le commandement de l'ensemble des forces grecques contre le Perse, puis avec les Athéniens pour le commandement de la flotte (Hdt. VII 160–161; Polybe XII 26b), tandis que l'autre souligne la similitude et le synchronisme entre la victoire de Salamine sur les Perses et celle d'Himère sur les Carthaginois, où, dit Ephore, après Pindare, Gélon «lutta pour libérer... l'ensemble de la Grèce» (Pind. Pyth. I 73–80; Ephore, FGrHist 70 F 186)<sup>46</sup>).

Timée de Tauroménion est raillé par Polybe pour avoir «abusé du paradoxe»: «Timée... met tant de zèle à rendre la Sicile plus vaste que la Grèce entière, son histoire intérieure plus illustre et plus belle que celle du reste de la terre, ... et les Syracusains les êtres les plus dignes du commandement et les politiques les plus divins, qu'il ne laisse aucune possibilité de le surpasser, quant aux argumentations paradoxales, aux adolescents versés dans les disputes d'école et les lieux communs» (XII 26b,4–5).

C'est à cette tradition rhétorique fondée sur la comparaison et le paradoxe que se rattache le récit romanesque de Chariton à la gloire de Syracuse et des exploits guerriers de Chairéas.

En effet, Chariton exploite le même imaginaire littéraire et politique que Timée. Dans une comparaison également moquée par Polybe, et aussi par l'Auteur du *Traité du sublime*, l'historien sicilien loue Alexandre le Grand d'avoir «conquis l'Asie entière en moins d'années qu'Isocrate n'en mit pour écrire le *Panegyrique* sur la guerre à mener contre les Perses» (De subl. IV 2)<sup>47</sup>. De même, à l'éloge des Doriens d'antan Chariton combine l'idéologie de l'Héraclide Alexandre<sup>48</sup>. En triomphant sur mer d'Artaxerxès, Chairéas réalise mieux que ce que firent les vainqueurs de Salamine, et ce que conçut Isocrate: il anticipe le rêve d'Alexandre d'une entente entre Grecs et Barbares.

Cette heureuse conséquence de la guerre est présagée par un «concours» de beauté, à l'entrée de Babylone, entre Callirhoé et la Perse Rodogune, dont le schéma répète, en le modifiant, celui du rêve d'Atossa dans les *Perses* d'Eschyle. «Deux femmes, bien

46) Voir Ph. Gauthier, Le parallèle Himère-Salamine, REA 68, 1966, 5–31.

47) Ce type de comparaison est sans doute inspiré des comparaisons d'Isocrate, voir Panath. 75–83 (comparaison entre Agamemnon et Isocrate); Panég. 186; Evag. 65.

48) Alexandre a le même ancêtre que les Doriens, Héraclès: Isocr. Philipp. 32–34; 76–77; 105; 109–114; et sur l'appartenance des Macédoniens au même groupe ethnique que les Doriens: P. Goukowsky, Essai sur les origines du mythe d'Alexandre, Nancy 1978, t. I, 9–10; 18–19.

mises, dit Atossa, ont semblé s'offrir à mes yeux, l'une parée de la robe perse, l'autre vêtue en Dorienne, toutes deux surpassant de beaucoup les femmes d'aujourd'hui ... par leur beauté... Quoique soeurs de même sang, elles habitaient deux patries, l'une la Grèce, l'autre la terre barbare. Il me semble qu'elles menaient quelque querelle et que mon fils ... cherchait à les contenir..., cependant qu'il les attelle à son char... L'une d'offrir une bouche toute docile aux rênes, tandis que l'autre... brise finalement le joug en deux. Mon fils tombe» (Pers. 178-197). Tandis que Callirhoé, conduite par Dionysios à Babylone, est précédée du renom de son exceptionnelle beauté, la Reine Statira déclare: «Que l'une d'entre nous, lorsqu'elle entrera dans la ville, se montre à côté d'elle, pour éclipser cette miséreuse!» ... On désigna Rodogune...: ce que Callirhoé était en Ionie, Rodogune l'était en Asie... Lorsqu'elle fut bien préparée pour le concours (ἀγῶνα), elle parut, sous prétexte d'aller au-devant de Callirhoé... Dionysios arriva... Resplendit alors le visage de Callirhoé, dont l'éclat éblouit tous les yeux... Frappés de stupeur, les Barbares se prosternèrent, et personne ne songeait plus à la présence de Rodogune. Rodogune elle-même comprit sa défaite, et ne pouvant pas s'en aller, mais désirant qu'on ne la vît point, elle se glissa dans la voiture avec Callirhoé, cédant d'elle-même à la supériorité» (V 3,2-9).

Alors que la confrontation de la Grecque et de la Perse se termine, chez Eschyle, par une brutale séparation, Chariton montre l'acquiescement de la Perse à la supériorité de la Grecque. Le triomphe de Callirhoé, comme, ultérieurement, la victoire militaire de Chairéas, aboutit, non au renforcement de la haine, mais au remplacement de la haine ancestrale par l'amitié.

A son retour, en effet, Chairéas déclare devant l'assemblée des Syracusains: «Je vous ai acquis l'amitié du Grand Roi» (VIII 8,10).

L'aventure militaire de Chairéas est comparable à celle d'Alexandre non seulement parce que, tel Alexandre (Quinte-Curce IV,4; Plut. Alex. 24,4-25,3), il réussit à s'emparer de Tyr, qui semblait imprenable (VII 3,2; 4,3-9)<sup>49</sup>, mais parce qu'il s'identifie à la figure du héros guerrier et magnanime, en manifestant la même générosité envers le Perse vaincu et la même volonté d'allier les

49) Voir Grimal, op. cit. 381; Zimmermann, loc. cit. 343; Plepelits, op. cit. 17. L'île de Chios, mentionnée par Chariton après la victoire du Roi (VIII 5,2), fut prise par les Perses lors de la campagne d'Alexandre: Baslez, loc. cit. 202 (mais la vulgate de Clitarque n'est peut-être pas la source recopiée «machinalement» par Chariton).

peuples d'Asie aux Grecs d'Europe. Alexandre révéla sa générosité envers le Perse quand, après la bataille d'Issos, il s'en vint au camp royal, où se trouvaient prisonnières des femmes perses, parmi lesquelles la mère, l'épouse de Darius III, et l'une de ses parentes, Barsine. Il leur envoya dire que Darius n'était pas mort, et il les respecta en dépit de leur beauté (Quinte-Curce III, 11,24–12,11; Plut. Alex. 21). De Barsine, qui «avait reçu une éducation grecque», il fit son épouse (Plut. Alex. 21,7–9)<sup>50</sup>). Ensuite, alors que devant une ambassade qu'Arrien situe lors du siège de Tyr (Anab. II 25,1–3), Quinte-Curce (IV 5,1) et Plutarque après la prise de Tyr, il avait repoussé l'offre de Darius le priant «d'accepter . . . une rançon pour les captifs, . . . une de ses filles pour épouse, et de devenir ainsi son ami et son allié» (Plut. Alex. 29,7), Alexandre regretta bientôt son refus quand l'épouse de Darius mourut: il fit à la Reine des funérailles si somptueuse qu'un eunuque, évadé du camp, déclara à Darius qu'«Alexandre était aussi généreux victorieux que redoutable au combat» (Plut. Alex. 30,1–6). Tel se montre aussi Chairéas envers la Reine vivante. Après avoir triomphé du Perse sur mer (VII 6,1), il aborde à Arados, où le Roi avait installé Statira avec d'autres femmes (VII 4,12–13). Là se trouve aussi Callirhoé, «Grecque, de bonne éducation», que Chairéas, par respect pour sa chasteté, manque de laisser à Arados (VII 6,5–VIII 1,2), avant de reconnaître en elle son épouse (VIII 1,6–8). Puis, quand, parti d'Arados, il a abordé à Chypre avec les captives et captifs perses (VIII 2,5–7), de là, il fait reconduire Statira auprès du Roi: «Tu n'es pas tombée aux mains d'ennemis, lui dit Callirhoé, mais de ta plus chère amie, de celle dont tu fus la bienfaitrice . . . Chairéas est réconcilié avec le Roi, il n'est plus votre ennemi . . . Retrouve toi aussi ton mari; car le Roi est vivant et Chairéas t'envoie à lui» (VIII 3,7–8).

Cette amitié conclue entre Grecs et Perses s'accompagne d'une réconciliation à l'intérieur des deux camps entre, d'une part, les Perses et les Égyptiens, d'autre part, les Syracusains et les Ioniens d'Asie. Chairéas confie Statira à un Égyptien familier d'Artaxerxès avec ces mots: «Cela le réconciliera avec les autres Égyptiens» (VIII 3,11). Callirhoé remet à Statira une lettre destinée à Dionysios, son «bienfaiteur», à qui elle confie son fils, pour qu'il l'élève, l'éduque, et le marie, avant de l'envoyer à Syracuse (VIII

---

50) Voir Plepelits, op. cit. 17–20; 186–87, qui, cependant, ne retient du comportement d'Alexandre que l'aspect amoureux.

4,5–6)<sup>51</sup>). Et devant l'assemblée des Syracusains, Chairéas annonce la venue d'une flotte conduite par celui qui sera à la fois le descendant d'Hermocrate et l'héritier d'un riche et prestigieux Grec de Milet nommé «commandant de toute l'Ionie» par le Grand Roi (VIII 5,12; 7,12; 8,11).

La victoire navale du Syracusain Chairéas sur le Perse aboutit ainsi à une paix qui non seulement est aussi glorieuse pour les Grecs que fut honteuse la «paix du Roi» de 386 a. C., dont Isocrate fit grief aux Lacédémoniens (Panég. 122–123; 126; 175–180), mais qui, en outre, inaugure un monde plus prospère que la victoire de Salamine sur ceux qu'Isocrate nommait «ennemis naturels et héréditaires» (Panég. 184)<sup>52</sup>): c'est un monde à l'image du rêve d'Alexandre.

C'est ainsi, en effet, qu'après s'être acquis l'alliance des Grecs d'Ionie<sup>53</sup>), Alexandre souhaita, selon Arrien (Anab. VII 11,8–9), que la «concorde» s'établisse entre Macédoniens et Perses<sup>54</sup>).

\*

En outre, Chariton représente en Chairéas un idéal politique et personnel à l'image du mythe d'Alexandre en s'inspirant de l'un des modèles même d'Alexandre, le héros de la *Cyropédie* de Xénophon. De sorte qu'en interprétant la geste d'Alexandre selon les thèmes des discours d'Isocrate, Chariton contredit le théoricien de l'insurmontable dualisme en politique et en rhétorique, mais il rejoint l'imaginaire esthétique de l'auteur de l'*Éloge d'Hélène*.

Le *Panegyrique* définit une thématique. «Les plus beaux discours sont ceux qui portent sur les grandes questions», affirme d'emblée Isocrate (ch. 4); et, en conclusion, il invite «ceux qui prétendent à l'éloquence à cesser d'écrire à propos du dépôt (παρκαταθήκην) et sur les autres sujets futiles du moment, et à rivaliser avec son discours» (ch. 188–189). Dans le *Philippe*, il se félicite d'avoir consacré tout son temps «à faire la guerre aux Barbares»

51) Voir aussi VIII 5,12–15.

52) De même Panég. 158.

53) Voir Goukowsky, op. cit. 19–20.

54) Goukowsky, op. cit. 43–49; 183; 165: «L'Alexandre historique s'était, semble-t-il, proposé de mettre un terme au conflit millénaire opposant Europe et Asie, en réunissant les deux continents sous son autorité»; J. de Romilly, Le conquérant et la belle captive, BAGB 1, 1988, 7–10: «Sa courtoisie et ses égards envers les reines (perses) reflètent son but nouveau, qui est d'unir sous son autorité les Grecs et les barbares, de les rapprocher, de les fondre. Le souci est clairement cosmopolite et dynastique».

(ch. 130). Dans le *Sur l'échange*, il souligne qu'il a choisi d'écrire non des discours portant sur des contrats privés, mais des «discours qui intéressent les Grecs, les cités, les panégyries» (ch. 46). Puis: «Est-il discours qui traite de sujets plus beaux et plus importants que celui qui invite les Grecs à partir en expédition contre les Barbares et leur conseille entre eux la concorde?» (ch. 77). De même, dans le *Panathénaique*, il rappelle: «Je n'ai pas choisi de petits sujets, ni abordé les transactions privées; c'est sur les affaires qui intéressent les Grecs, les rois, les cités que mon choix s'est porté» (ch. 11). Tel est le domaine réservé d'Isocrate.

Chez Chariton, au contraire, les événements privés prennent une signification politique, et les événements politiques ont des causes et des conséquences privées. L'amour qui unit Chairéas et Callirhoé a une importance «politique» qui, d'abord restreinte à la cité de Syracuse, atteindra même l'empire d'Asie: τοῦ θεοῦ πολιτευσαμένων, prévient Chariton (I 1,6)<sup>55</sup>).

Chariton illustre la théorie exposée par Platon dans le *Phèdre*, et prédominante aux Iers siècles p. C., de l'unité de l'art oratoire<sup>56</sup>), ainsi que l'idée, exprimée dans les *Lois* de Platon, de l'importance des amours «qui ont eu des milliers de conséquences pour l'humanité, pour la vie privée et pour des cités entières (ἰδίᾳ καὶ ὄλαις πόλεσιν)» (Lois VIII 836a–b). Il adopte la thématique de l'*Éloge d'Hélène* d'Isocrate, et contredit les conceptions politiques et littéraires du *Panégyrique* – hostilité irréductible entre Grecs et Perses, hiérarchie entre sujets politiques et sujets privés –, en transposant l'idéologie d'Alexandre le Grand dans un épisode romanesque influencé par l'histoire de Cyrus, Araspas et Panthéia, que rapporte la *Cyropédie* de Xénophon<sup>57</sup>).

Isocrate exalte le pouvoir de la beauté d'Hélène: «Qui donc aurait dédaigné le mariage avec Hélène quand, après son rapt, les Grecs s'indignèrent comme si la Grèce entière eût été dévastée, tandis que les Barbares s'enorgueillirent autant que s'ils nous avai-

55) Voir aussi I 1,12: ὁ Ἔρωσ ἦν δημαγωγός.

56) Voir supra, p. 40 et n. 9; p. 43 et n. 19.

57) L'histoire de Panthéia et Abradatas a été considérée comme «l'archétype de la forme romanesque»: R. Helm, *Der antike Roman*, Göttingen 1956, 8–12; B. E. Perry, op. cit. 168–171; Fusillo, op. cit. 56–57. Mais c'est le thème de l'amour fidèle, malgré les tentatives de séduction, qui a été retenu, non l'imbrication, dans cette histoire, des intérêts de l'amour fidèle et de la politique. Sur les deux aspects de cet épisode de la *Cyropédie*, l'un «sentimental», l'autre «politique de utilitaire»: de Romilly, BAGB 1988, 3–7. Sur cet «épisode typique de la vie du conquérant», et la comparaison entre l'attitude de Cyrus et celle d'Alexandre, admirateur de Cyrus: de Romilly, ibid. 3–11.

ent tous soumis à leur puissance?» (Élog. Hél. 49). Se souvenant d'Homère (Il. III 156–8), il n'hésite pas à user de l'hyperbole au sujet d'Hélène: «Car, explique-t-il, elle participait au plus haut point de la beauté, qui est le plus vénéré, le plus précieux et le plus divin des biens ... Les êtres beaux, dès que nous les voyons, s'acquiescent notre bienveillance, et ils sont les seuls que, tels les dieux, nous ne renonçons pas à servir» (Élog. Hél. 54–56). De même, dès le début du roman, Chariton célèbre la beauté de Callirhoé, «beauté non point humaine, mais divine, ... celle d'Aphrodite Parthénos elle-même» (I 1,2). Et de l'impression produite sur tous par cette beauté qui, à l'image de celle d'Aphrodite, surpasse même celle d'Hélène<sup>58</sup>), dépendent tous les événements du roman aux implications à la fois privées et politiques. Réuni en assemblée ordinaire, le peuple de Syracuse soutient, tel un projet politique, le projet de mariage de Chairéas et Callirhoé (I 1,1–11). «Le peuple ... lui-même vous a unis dans le mariage», dira Hermocrate (VIII 7,5)<sup>59</sup>). De fait, «les Syracusains eurent plus de plaisir en ce jour qu'en celui de la célébration de la victoire» sur Athènes (I 1,13). Puis, lorsque le complot des prétendants évincés eut poussé Chairéas à violenter Callirhoé, la rumeur de la mort de la jeune femme suscita de telles lamentations «à travers la ville entière» qu'«on eût dit la prise de la ville» (I 5,1). L'enlèvement de cette fausse morte vaut au pirate Théron d'être traité en ennemi public, et d'être crucifié près de la mer «à travers laquelle il avait emmené en captive de guerre la fille d'Hermocrate, que même les Athéniens n'avaient pas prise» (III 4,1–18). Après quoi, une ambassade officielle comportant deux membres du peuple et deux du Conseil, envoyée aux frais de l'Etat sur la trière amirale, part avec Chairéas pour Milet où, a-t-on appris, Callirhoé a été vendue (III 4,16–5,3).

Tel est le début d'une histoire romanesque apparentée aux thèmes amoureux et politiques de l'*Éloge d'Hélène*<sup>60</sup>). Procédant de cette double thématique, son dénouement heureux combine ce que dissocie, dans le *Panegyrique*, la représentation antithétique qu'Isocrate a des mondes politiques et des sujets de discours.

Chairéas est finalement réuni à Callirhoé, parce que celle-ci est non seulement un «enjeu» de procès et de guerre, mais aussi un «dépôt». Avant le procès qui, à Babylone, doit décider de son

58) Sur Callirhoé, figure d'Aphrodite: Laplace, REG 93, 1980, 121–125.

59) Voir J. Bompaire, REG 90, 1977, 61; Fusillo, op. cit. 58–9, se référant à K.-H. Gerschmann, Chariton-Interpretationen, thèse, Münster 1975, 129–131.

60) Pour la constitution de l'intrigue à partir des thèmes de la beauté d'Hélène et de la guerre de Troie: Laplace, REG 93, 1980, 83–103; 116–120.

mari, Callirhoé est donnée en garde par Artaxerxès à Statira qui, frappée de sa beauté, était flattée de ce dépôt (παρακαταθήκη)» (V 9,2). La veille du procès, pourtant, «la Reine souhaitait que le jour revînt vite, pour se débarrasser de ce dépôt (παρακαταθήκη) qui lui était à charge, car celle supportait difficilement la beauté de la jeune femme» (VI 1,6). Mais au terme de la guerre, lorsque, devenue captive de Chairéas et de Callirhoé, elle fut renvoyée à Artaxerxès, elle dit à Callirhoé: «Tu as fait montre d'une noblesse de caractère digne de ta beauté. C'était un beau dépôt (παραθήκη) que m'avait confié le Roi» (VIII 3,14).

La personnalité et la situation de Callirhoé, gardée sur l'ordre d'Artaxerxès, sont comparables à celles qui, chez Xénophon, caractérisent la princesse Panthéia, que Cyrus, après s'être emparé du camp des Assyriens, a reçue pour captive, mais confiée à Araspas. Cependant, Chairéas est à la fois le mari comblé qui, tel l'Assyrien Abradatas, retrouve, contre tout espoir, son épouse, et le Grec qui s'honore, à l'égard du camp perse, de la magnanimité du vainqueur dont fait preuve, chez Xénophon, le Roi perse envers la princesse assyrienne.

En effet, la situation de Chairéas, une fois qu'il s'est rendu maître de l'île d'Arados, où Artaxerxès a installé les personnes de son palais, et, parmi elles, Statira et Callirhoé (VII 4,13-5,3; 6,2), est semblable à celle de Cyrus, vainqueur des Assyriens (Xén. Cyr. IV 6,11-V 1,2).

Araspas, qui a choisi Panthéia pour Cyrus, raconte comment il la distingua: «Elle était assise par terre avec toutes ses servantes autour d'elle... Mais quand, voulant savoir quelle était la maîtresse, nous les examinâmes toutes, elle nous apparut aussitôt supérieure aux autres... Et lorsque nous lui ordonnâmes de se lever, toutes les femmes qui l'entouraient se levèrent en même temps, mais elle les surpassait d'abord par sa taille, puis par sa dignité et la noblesse de son maintien... Alors, raconte Araspas, le plus âgé d'entre nous lui dit: «Courage, femme. On nous dit que ton mari est un homme de grand mérite, mais sache que nous te destinons maintenant à quelqu'un qui ne lui est inférieur ni pour la beauté, ni pour l'intelligence, ni pour la puissance. Oui, nous pensons que si un homme est digne d'admiration, c'est Cyrus, à qui tu appartieras désormais.» Quand elle eut entendu ces paroles, elle déchira le haut de son péplos, et se mit à gémir» (Cyr. V 1,4-6). De même, à Arados, «les femmes étaient assises par terre, autour de la Reine... Statira avait mis sa tête entre les genoux de Callirhoé; car la jeune femme, en tant que Grecque, de bonne éducation, et familière de

l'adversité, plus que toute autre, essayait de reconforter la Reine... Le soldat égyptien à qui avait été confiée leur garde... lui dit: «Courage, maîtresse. Maintenant, l'amiral ne sait pas que tu es toi aussi enfermée ici avec les captifs, mais dès qu'il en sera informé, il s'occupera de toi avec humanité; car il n'est pas seulement courageux... Il fera de toi sa femme!» En entendant ces paroles, Callirhoé poussa un grand cri de douleur, et elle s'arracha les cheveux» (VII 6,4-7)<sup>61</sup>).

Cette situation pathétique trouve chez Chariton, comme chez Xénophon, une issue qui satisfait à la fois les sentiments privés et l'intérêt militaire et politique.

Cyrus, craignant d'être séduit par l'extraordinaire beauté de Panthéia, refuse de la voir (Cyr. V 1,7-8), et la laisse en garde à Araspas, en déclarant: «Prends soin d'elle, car cette femme pourrait nous être très utile à l'occasion» (V 1,17). De fait, la beauté de Panthéia contraint bientôt Araspas à lui faire des propositions, puis, repoussé, à la menacer, de sorte que Cyrus, averti, adresse des reproches à Araspas, par l'intermédiaire d'Artabaze: «Il appelait la femme un dépôt (παροικιαθήκη), et l'accusait, lui, de sacrilège, de crime, de libertinage» (Cyr. VI 1,35). Comme Araspas en éprouve grande honte, et que ses amis lui conseillent de partir, pour éviter le châtement de Cyrus, Cyrus, à qui il s'en ouvre, lui propose de feindre de le fuir, afin de passer dans le camp adverse, et de lui rapporter des renseignements sur les Assyriens, ce qu'il accepte avec empressement (Cyr. VI 1,31; 1,36-44). Panthéia, touchée de la conduite de Cyrus, lui demande et obtient la permission d'adresser un message à son mari, dont elle promet le ralliement (Cyr. VI 1,45-46). C'est ainsi qu'Abradatas rejoint son épouse: «En se voyant, Abradatas et Panthéia s'embrassèrent l'un l'autre, comme il est naturel dans un dénouement inespéré (ἐκ δυσελπίστων)» (Cyr. VI 1,47). Abradatas offre son amitié et son alliance à Cyrus, qui les accepte (Cyr. VI 1,48-49). Puis, quand, après le retour d'Araspas salué comme un héros, le combat se prépare, Abradatas part au premier rang. Panthéia l'encourage: «Envers Cyrus, j'estime que nous avons une grande dette de reconnaissance, car... il m'a gardée pour toi, comme s'il avait reçu la femme d'un frère»

61) A la suite de Perry (voir supra, n. 57), Plepelits, op. cit. 186-7, ne note l'influence de la scène de la *Cyropédie* sur celle du roman que pour ces paroles. Baslez, loc. cit. 202, rapproche avec raison cette scène du tableau des captives perses chez Quinte-Curce (III 11,24-25). Mais Quinte-Curce s'est inspiré de Xénophon. Sur Xénophon, modèle des historiens d'Alexandre: de Romilly, loc. cit. 11.

(Cyr. VI 4,7). Les exigences de l'amour conjugal et de la politique sont satisfaites<sup>62</sup>).

Chez Chariton, retrouvailles conjugales et pacte d'amitié entre ennemis militaires réconciliés composent aussi le dénouement heureux ménagé par Aphrodite. Mais le monde politique est plus vaste, et l'action plus complexe, parce que deux couples ont été séparés par la guerre, l'un d'Europe, l'autre d'Asie, et parce que Chairéas accepte de voir la captive qu'a distinguée pour lui le soldat égyptien, et peut ainsi reconnaître en elle Callirhoé, qu'il croyait attribuée à Dionysios. En effet, Callirhoé ayant répondu au soldat qu'elle préférerait mourir sur place plutôt que de suivre l'amiral vainqueur, Chairéas a recommandé de ne pas lui faire violence (VII 6,7–12). «L'inattendu» – πρὸς τὸ παρόδοξον (VIII 1,9) – se produit quand, alors que Chairéas est prêt à appareiller pour Chypre, le soldat lui montre cette femme prostrée et voilée. Chairéas «s'approche et dit: <Courage, femme; qui que tu sois, je n'ai pas l'intention de te faire violence: tu auras le mari que tu désires.> Il parlait encore que Callirhoé reconnut sa voix... ils s'écrièrent tous deux ensemble: <Chairéas! – Callirhoé!> Et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre» (VIII 1,5–8). Dès lors, les hostilités entre Grecs et Perses n'ont plus de motif. Callirhoé se montre digne de la sollicitude avec laquelle Statira la garda en «dépôt», tandis que Chairéas apparaît en mari irréprochable, et en vainqueur magnanime, prônant la réconciliation générale. En effet, Callirhoé obtient de Chairéas qu'il renvoie «la Reine d'Asie» au Roi: «C'est elle qui m'a gardée pour toi, lui dit-elle, comme si elle avait reçu la femme d'un frère» (VIII 3,1–2)<sup>63</sup>. Et elle vient saluer Statira et Rodogune, avant leur retour vers Babylone: «Tu es tombée aux mains de ... ta plus chère amie, dont tu as été la bienfaitrice, dit-elle à Statira. Mon Chairéas ... est devenu l'amiral des Égyptiens par colère contre le Roi ... Mais il est réconcilié, il n'est plus votre ennemi. Lève-toi, ma très chère amie ...; retrouve toi aussi ton mari: ... Chairéas t'envoie à lui. Lève-toi, toi aussi, Rodogune, qui fus ma première amie parmi les Perses, et va rejoindre ton mari» (VIII 3,7–8). De son côté, Chairéas écrit au Roi: «La guerre ... m'a rendu Callirhoé, m'accordant en plus de ma femme la tienne aussi.

62) Cependant, Panthéia et Abradatas ne seront plus réunis que dans la mort, comme le pressent Panthéia (Cyr. VI 4,6): Abradatas est tué au combat, et Panthéia se tue sur son corps (Cyr. VII 1,29–32; 3,3–16).

63) Au souvenir positif de la générosité d'Alexandre et de Cyrus s'ajoute, en négatif, celui des outrances vindicatives des Achéens envers les Troyens, voir L'apace, REG 93, 1980, 119–120.

Mais je n'ai pas imité tes atermoiements; immédiatement, sans même que tu aies à me la demander, je te rends Statira... Nous te demandons, en reconnaissance, de te réconcilier avec les Égyptiens» (VIII 4,2-3). Chairéas est à la fois un mari comblé, et un chef militaire dont l'autorité s'étend jusqu'en Asie.

Cette illustration romanesque de l'idéologie d'Alexandre est orientée selon les thèmes de l'éloquence d'Isocrate. Car la description du retour triomphal de Chairéas et Callirhoé à Syracuse reprend, en l'étendant au domaine privé, l'argument de prospérité par lequel Isocrate justifie la guerre de Troie, et exhorte les Grecs à une nouvelle expédition en Asie.

Dans l'*Éloge d'Hélène*, Isocrate explique que Grecs et Barbares engagèrent une guerre «parce qu'ils prenaient parti les uns pour l'Asie, les autres pour l'Europe, et qu'ils pensaient que la région à laquelle demeurerait attachée la personne d'Hélène serait la plus prospère (εὐδαιμονεστέρων) des deux» (ch. 51). Dans le *Panégyrique*, la prospérité escomptée ne dépend plus d'une personne, mais de l'intelligence des orateurs et de la bravoure des soldats des cités grecques, et d'abord d'Athènes: «Vous devez examiner, écrit Isocrate, de quelle prospérité (εὐδαιμονίας) nous serions lotis si nous portions la guerre contre les gens du continent... et si nous ramenions la prospérité (εὐδαιμονίαν) d'Asie en Europe» (ch. 187). Et il invite les orateurs à traiter de «thèmes dont la réalisation... les fera passer aux yeux des autres pour être causes de grands biens (τοῖς ἄλλοις μεγάλων ἀγαθῶν αἴτιοι)» (ch. 189). Plus tard, c'est à Philippe qu'Isocrate demande d'«arracher aux Barbares leur prospérité (εὐδαιμονίαν)» (Phil. 130). Et s'il lui promet «la puissance, la richesse (πλοῦτον)», et la gloire (ch. 133-36), c'est en tant que chef des Grecs, en l'assurant que «tout le monde aime... ceux qui ont été pour les Grecs causes de très nombreux biens (πλείστον ἀγαθῶν αἰτίους)» (ch. 145)<sup>64</sup>. Quel qu'en soit le mobile, la prospérité attendue est, pour Isocrate, celle d'une région, d'une cité, d'une union de cités, ou du chef d'une confédération, jamais celle d'un individu<sup>65</sup>. Chez Chariton, au contraire, l'expédition victorieuse du Grec Chairéas contre le Perse aboutit à la fois à la prospérité de Syracuse et au bonheur personnel de Chairéas. Quand la trière de Chairéas entra au port de Syracuse, «soudain,

64) Voir aussi Panath. 48.

65) Voir Sur l'échange 85: «Pour moi, on ne verra jamais que j'aie attiré à moi aucun particulier, mais c'est la cité toute entière que je cherche à persuader d'entreprendre des actions qui nous apporteront à nous-mêmes la prospérité, et délivreront de ses maux présents le reste de la Grèce».

raconte Chariton, l'on vit Callirhoé... , et Chairéas à ses côtés, dans l'appareil d'un amiral... Chairéas s'avança vers Hermocrate et vers son père: «Recevez la richesse (πλοῦτον) du Grand Roi», leur dit-il. Et aussitôt, il ordonna de décharger... toutes sortes d'objets somptueux... , si bien que la cité fut emplie... , en pleine paix, des dépouilles médiques» (VIII 6,7-12). Mais la plus grande merveille est, pour tous, de revoir Callirhoé vivante parmi l'or et la pourpre: «Il n'est personne qui, à la découverte d'un trésor (θησαυρόν) d'or, s'écria comme le fit alors la foule, à ce spectacle inattendu» (VIII 6,8). Aussi Chairéas déclare-t-il devant l'assemblée des Syracusains que cette guerre survint opportunément, et fut, *pour lui-même*, «cause de grands biens»: ἐμοὶ δὲ μεγάλων ἀγαθῶν αἴτιον (VIII 8,8). Tel est le paradoxe de cette guerre contre le Perse, dont les bénéfices dépassent même ceux qu'évoquait Isocrate à l'éloge de celle qu'il conseillait dans le *Panegyrique* et le *Philippe*.

\*

Chariton fut l'un des nombreux émules d'Isocrate<sup>66</sup>). Au *Panegyrique* il a emprunté un cadre narratif, une thématique, une matière historique. Et il a adopté la structure rhétorique par comparaisons et antithèses, qui est celle de l'éloge. Mais selon les principes de la rhétorique du renversement et du paradoxe, qui appartiennent aussi au genre de l'éloge<sup>67</sup>), il s'est démarqué d'Isocrate. Syracuse tient dans la fiction le rôle dévolu à Athènes dans le *Panegyrique*; et l'action militaire de Chairéas est à l'image du rêve d'Alexandre. Même les haines les plus anciennes se transforment en leurs contraires, qu'il s'agisse, au début, de la réconciliation des deux familles ennemies de Syracuse, ou, à la fin, de l'amitié entre Grecs et Perses. Car «l'Amour se plaît aux réussites paradoxales»: ὁ Ἔρως... χαίρει τοῖς παραδόξοις κατορθώμασιν, écrit Chariton (I

66) Sur l'importance des disciples qu'Isocrate a eus, déjà de son vivant, dans le genre d'éloquence qu'il avait choisi: Sur l'échange 30-31; 41-50; 87-88. Sur l'inspiration isocratique de la Lettre d'Aristote à Alexandre: Goukowsky, op. cit. 50-56.

67) Voir Isocr. Éloge d'Hél. 10; 18; 32-37; Plat. Phèdr. 237b; Lycurgue, Contre Léocr. 46-51; et Loraux, op. cit. 139-43; sur le renversement de la notion de consensus, contre Hélène, puis grâce à Hélène, de l'Éloge de Gorgias à celui d'Isocrate: B. Cassin, Consensus et création des valeurs. Qu'est-ce qu'un éloge? in Les Grecs, les Romains et nous. Textes réunis et présentés par R.-P. Droit, Paris 1991, 286. Sur le paradoxe dans l'éloge, et les éloges paradoxaux: L. Pernot, La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain, Paris 1993, t. II, 515-524; 532-546.

1,4). Le romanesque, chez Chariton, tient à la transposition dramatique des thèmes de l'éloquence d'Isocrate et des virtualités de la rhétorique de l'éloge et du paradoxe.

Poussant jusqu'à son terme l'ambition d'Isocrate de rivaliser par l'éloquence épидictique avec tous les genres littéraires antérieurs, Chariton, comme après lui, Achille Tatius et Héliodore, rejette en outre la hiérarchie affirmée par l'orateur entre sujets privés et sujets politiques. Le roman, tel qu'il apparaît chez Chariton, est un genre totalisant qui manifeste, dans l'ordre de la création littéraire, un dessein équivalent à celui dont témoigne, dans l'ordre de la théorie, la réflexion critique d'Hermogène qui, dans le *Peri ideôn*, reprend l'idéal d'un art oratoire unique défendu par Platon, et utilise la notion de «discours panégyrique» dans son acception la plus extensive.

Le roman de Chariton est un éloge. Mais cet éloge n'est plus seulement celui d'une cité, d'un roi, d'un héros, ou d'une héroïne<sup>68</sup>). Il est, en même temps que d'une cité, Syracuse, celui d'un couple de jeunes gens très beaux, Chairéas et Callirhoé, et d'une divinité, Aphrodite (VIII, 8,15–16), dont la fête publique occasionna leur amour (I 1,4)<sup>69</sup>).

Constitué d'une histoire qui débuta lors de la fête publique d'Aphrodite, et, une fois achevée, fut racontée devant le peuple rassemblé au théâtre de Syracuse en un jour béni des dieux (VIII 7,2)<sup>70</sup>), le roman de Chariton, expressément destiné à la lecture, entendue (II 8,3), ou faite pour le plaisir (VIII 1,4), est un «discours panégyrique»<sup>71</sup>). Il est un discours panégyrique en l'honneur

68) Voir Isocrate, *Panégyrique, Panathénaique, Evagoras, Busiris, Éloge d'Hélène*.

69) Ὁ Ἔρωσ ... ἐξήτησε ... τοιόνδε τὸν καιρὸν. Voir Phantias, A.P. XII 31,6: Καὶρὸς Ἔρωτι φίλος. Pour évoquer le mariage de Chairéas et Callirhoé, Chariton se réfère aux poètes d'hymnes (I 1,16).

70) La correspondance entre ces deux jours de liesse où la parole publique démontre le pouvoir heureux de l'Amour et d'Aphrodite est soulignée par la reprise, pour leur caractérisation, de la comparaison avec le jour de la célébration de la victoire militaire (I 1,13 = VIII 7,2).

71) Voir Aristote, Rhét. III 12,1414a 18–19: «Le style du genre épидictique est celui qui demande le plus à être écrit; il agit (ἔργον) par la lecture (ἀνάγνωσις)» (trad. de M. Dufour et A. Wartelle, Paris 1980, modifiée, pour ἔργον, d'après L. Brisson, Platon. Timée/Critias, Paris 1992, 229, n. 100). Malgré Hunter, loc. cit. 1070–1071, la distinction entre auditeurs et lecteurs ne recoupe pas l'opposition entre le plaisir et l'utilité, et n'est pas caractéristique de l'historiographie: voir Plutarque, De audiendis poetis 1,14E–F, sur les enfants qui sont transportés de «plaisir» à la lecture des fables d'Esopé, des fables poétiques, et des fables de Platon, et à qui il faut apprendre à rechercher en elles aussi «l'utile»: ἐν ταῖς ἀμφοτέρωθεν καὶ ἀναγνώσειν («dans les lectures qu'ils entendent ou qu'ils font», trad. de

des héros d'une cité rivale d'Athènes, et un éloge des «réussites paradoxales», dans les deux domaines, privé et politique, de l'Amour et d'Aphrodite<sup>72</sup>). Aussi est-il un «discours panégyrique platonicien».

Paris

M. M. J. Laplace

---

A. Philippon, Paris 1987). Les deux mentions, chez Chariton, de l'action «paradoxe» de la Fortune (II 8,3, avec reprise en VIII 1,2) et de l'Amour (I 1,4) confirment mes analyses sur l'ambiguïté d'Aphrodite, de l'Amour, et de la Fortune, et sur la représentation de la «mauvaise Fortune» comme «mauvais génie» d'Aphrodite: REG 93, 1980, 101–125. Pour le plaisir, du narrateur et du lecteur, comme but et effet du discours panégyrique ou épideictique: Plat. Tim. 26b, et L. Brisson, Platon. Les mots et les mythes, Paris 1982, 103–105; Arist. Rhét. III 12, 1414a 19–28; Hermog. De id. II 4 et II 10, p. 387, 10 Rabe; II 12 p. 404, 1 Rabe.

72) Voir Schmeling, Chariton 21: «In Chariton's *The Adventures of Chaereas and Callirhoe* Aphrodite is the prime mover of the plot, and in a very real sense the whole novel is a tribute to her power and an aretology of her mysterious wonders.» Cependant, Schmeling, *ibid.* 16, n'accorde aucune considération à la théorie littéraire de Platon.